
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



32101 068997301

Library of



Princeton University.



Минувшему
Врагину роботу
Ближнему
на готуе конуни
онд асноуе
декагоу 403.

Le Suicide collectif

dans le RASKOL RUSSE

Le Suicide collectif

DANS LE
RASKOL RUSSE

PAR
V. Stchoukin
IVAN STCHOUKINE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES



PARIS
H. FLOURY, ÉDITEUR

1, Boulevard des Capucines, 1

—

1903

(Tous droits réservés).

(RECAP)

5540

.853

PRÉFACE

12-30 66-19 49
Cette étude est un extrait de notre cours public fait à l'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle de Bruxelles.

S'adressant à un public peu initié à la question, l'auteur a cru devoir donner à ces leçons un caractère plutôt élémentaire. En effet, ce n'est pas autant le résultat de recherches personnelles, qu'un essai de vulgarisation des travaux des historiens russes sur la question. Les indications bibliographiques et en général tout appareil scientifique ont été

à dessein laissés de côté. La raison en est que toutes les sources et toute la littérature qui concernent l'objet de cette étude, sont écrites en langue russe : « rossica sunt, non leguntur ».

Qu'il nous soit toutefois permis d'indiquer un ouvrage essentiel auquel nous devons l'éclaircissement de beaucoup de points obscurs. Nous voulons parler du livre publié par M. Smirnoff, professeur à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, sous le titre « Vnoutrennié voprocý v rousskom raskolé ». (Saint-Pétersbourg, 1898). Malheureusement cet ouvrage remarquable étant écrit en russe, est resté en grande partie inaccessible au public européen.

Le suicide religieux n'est pas inconnu aux hérétiques de l'Eglise d'Occident; il suffit de citer pour exemple les donatistes et les cathares, qui l'admettaient dans leur doctrine. Mais dans le raskol

russe, le suicide revêt une forme originale : il découle d'une théorie nouvelle dans laquelle il trouve sa justification. Le plus curieux, c'est que, de nos jours encore, il apparaît, jusqu'à un certain point, comme un fait d'actualité, qui intéresse non seulement l'historien ou le sociologue, mais aussi l'homme d'Etat, le magistrat et le médecin.

Nous espérons donc que, d'une part, l'intérêt scientifique de ce phénomène pathologique de la vie russe, et, d'autre part, la difficulté de puiser directement aux sources russes, justifieront suffisamment la publication des lignes qui suivent.

Nous devons ici adresser nos sincères et nos plus vifs remerciements à notre distingué collègue et ami, M. Léon Leblanc, chargé du cours de français à l'Ecole Russe des Hautes Etudes Sociales de Paris, qui a bien voulu mettre à notre disposition sa connaissance ap-

profondie de la langue russe pour vérifier l'exactitude du texte et en revoir la forme.

J. STCHOUKINE.

Saint-Germain en Laye, le 30 juillet 1903.

LE SUICIDE COLLECTIF

DANS LE

RASKOL RUSSE (1)

I

Le suicide collectif chez les « vieux croyants » russes n'a pas encore perdu entièrement l'intérêt d'un fait contemporain, bien que, pour en retrouver la doctrine et la propagation la plus étendue, il faille remonter aux tout premiers jours de l'existence du raskol.

(1) Nous rendons par ces mots « suicide collectif » le terme russe « samoistreblenié », qui signifie littéralement « destruction de soi-même ». Les adeptes de cette doctrine portent le nom de « samoistreibiteli ».

Les « samoistrebiteli » (adeptes du suicide) ne formèrent pas une secte à part, c'est-à-dire qu'ils ne proclamèrent pas de dogmes nouveaux et ne repoussèrent ni les croyances ni les vues communes à la « bezpopovchtchina » (doctrine des sans-prêtres). D'autre part, le martyr volontaire des « raskolniks » n'était point une détermination d'un moment, un moyen désespéré de défense, auquel ils auraient eu recours dans la lutte avec les représentants de l'Eglise officielle, comme on voit parfois la garnison d'une forteresse sur le point de succomber se faire sauter pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi.

La doctrine de la mort par le suicide est le résultat naturel de ce processus psychologique maladif qui caractérise les premières manifestations indépendantes de la pensée religieuse en Russie. La théorie du suicide découle d'un pessimisme profond et constitue une tentative curieuse pour concilier les exigences de la raison avec les préceptes de la foi.

Les « samoistrebiteli » avaient leurs docteurs, leurs prédicateurs, un système d'enseignement dialectique et de propagande organisée; ils avaient aussi leur martyrologe. Mais on ne pouvait leur demander la finesse et la vigueur de l'argumentation théologique.

Dans l'histoire du raskol russe nous ne rencontrons que des gens à l'âme simple, à la conscience confuse, pour lesquels un dogme n'est intelligible que sous la forme de l'image ou du rite; possédant une foi vive mais sans base solide, ils sont guidés uniquement par la tradition familiale ou par l'autorité de leur père spirituel; ils parlent d'après les livres, mais ils sont illettrés; ils sont prêts à mourir pour la tradition mais ils sont incapables d'en apercevoir la vérité.

II

Deux faits historiques d'une gravité extrême ont été comme l'héritage légué à la Moscovie par la terrible crise politique et sociale qui ouvre l'histoire russe du xvii^e siècle et que l'on désigne sous le nom de « temps des troubles ». C'est d'abord la complication des problèmes de politique extérieure soulevés par l'apparition de la question d'Orient ; c'est ensuite l'épuisement complet des ressources matérielles et morales dont disposait le gouvernement moscovite. L'épuisement des ressources matérielles fut le résultat de la ruine économique du peuple pendant le temps des troubles. L'épuisement des ressources morales provenait de la disparition de cette

discipline politique, de cette résignation qui était auparavant comme le trait distinctif de la société moscovite.

Ces deux facteurs, la complication des problèmes de politique extérieure, ainsi que l'épuisement des ressources intérieures, amenèrent une réorganisation dans le domaine administratif, social et économique. La centralisation administrative fut renforcée, ce qui provoqua la chute du self-government ; quant à la société qui jusque-là était composée de serviteurs de l'Etat répartis en une multitude de catégories diverses, elle comprend désormais quelques ordres importants, et cette nouvelle organisation sociale permet une répartition plus égale des charges de l'Etat entre les différentes classes. Enfin s'accomplit la plus importante des réformes : l'augmentation des impôts. Cependant un grave défaut est commun à toutes ces mesures : la politique intérieure du gouvernement de Moscou prend pour but exclusif la création de nouvelles ressources pour le Trésor et elle a comme base l'exploitation par l'Etat

des ressources pécunières de la population au profit du fisc. Chaque nouvelle exigence du fisc se traduit par une augmentation des charges sans amener parallèlement un accroissement de la production nationale.

Telle est la raison de l'insuccès de toutes ces mesures et du profond mécontentement qui les accueillit dans toutes les classes de la société. Des révoltes éclatèrent : d'abord à Moscou, ensuite à Ouglitch, Solvytchegodsk, Pskov, Novgorod et de nouveau à Moscou. Enfin, de la réunion de tous les éléments épars naquit un immense incendie, la révolte de Razine, dans la moyenne et la basse Volga (1669-1674).

III

Toutefois la protestation populaire ne revêt pas la forme unique de l'opposition active et de la révolte ouverte. Elle se manifesta surtout sous une forme passive : « la fuite ».

Pendant tout le cours du xvii^e siècle, la Moscovie entière est le théâtre d'une vaste chasse à l'homme, qui refuse à l'Etat son travail : on poursuit les habitants des villes qui préfèrent aux charges que l'Etat veut faire peser sur eux les hasards de la fuite ; ils se cachent, se vendent aux seigneurs, se faufilent dans les emplois subalternes de l'administration ; on poursuit les paysans qui fuient les redevances et les impôts, émigrent chez d'autres propriétaires, s'en

vont dans la petite Russie, se réfugient dans les déserts du Nord, vers les eaux tranquilles du Don, ou se dirigent en masse vers la « Pierre » comme ils appellent les montagnes de l'Oural.

✓ « On s'enfuit ». Tel est le cri que l'on retrouve dans toutes les suppliques adressées au tsar. « Les maisons sont abandonnées, désertes, nous ne pouvons pas payer, nous succombons sous le « pravège » (1) ! » Et partout, dans chaque document, se rencontrent ces mots qui sont devenus en quelque sorte un cri général de détresse poussé par la « gent noire », comme on appelle les paysans. « Nous nous sauvons à la débandade de tous côtés, nous sommes à bout de forces. »

Les paysans fuyaient le « volostel » (chef de la volost ou canton) et le « prikazny » (employé du fisc), les vassaux de l'Etat (pomèchtchiki) et les propriétaires (votchinniki); ils fuyaient les charges acca-

(1) « Pravège » — contrainte corporelle d'un débiteur insolvable.

blantes que faisaient peser sur eux les uns et les autres. Et derrière eux « erraient aussi à l'aventure » les habitants des villes et des bourgs pour échapper aux « impôts excessifs » et à la concussion de l'administration moscovite, aux outrages et aux vexations de leurs frères « gens d'élite et fortunés » qui les écrasaient, jusqu'à l'épuisement, de taxes et de redevances.

Tout fuyait et se dispersait, tout se désagrégait en unités isolées, que ne reliait entre elles aucun autre ciment que la volonté du tsar. Et le peuple tout entier halelait sous le joug de l'Etat. Aussi le patriarche Nikon, descendu volontairement de sa chaire, pouvait-il avec une âpre franchise, mais avec une entière vérité, écrire au tsar Alexis : « Tu prêches à tous le jeûne, mais qui ne jeûne pas aujourd'hui ? il n'y a plus de pain en maint endroit et l'on jeûne jusqu'à la mort parce qu'il n'y a rien à manger ; personne n'est épargné ; depuis le commencement de ton règne, semblable au roi David, tu as, en violation de la loi, inscrit tout le monde sur tes listes :

les mendiants et les indigents, les aveugles, les boiteux, les veuves et les religieuses ; tous sont chargés d'impôts lourds et insupportables, partout ce n'est que pleurs et désolation, gémissements et lamentations, et la gaieté n'est plus. »

IV

Cependant, tous ne s'enfuyaient pas du monde de l'injustice, des violences et de l'arbitraire brutal vers les contrées libres, vers la vie cosaque des frontières lointaines. Beaucoup abandonnaient complètement ce monde où régnait le péché, s'en allaient au plus profond des forêts, et même se faisaient ermites. Les voisins ou les passants apprenaient-ils l'existence d'un ermite ; ils se réunissaient autour de lui, construisaient des huttes, bâtissaient en commun une église consacrée à la Vierge. Un abbé de rencontre donnait au fondateur de cet ermitage la tonsure monacale, l'évêque le plus rapproché, la consécration sacerdotale, et un couvent s'élevait

dont le premier arrivé était élu supérieur.

Les historiens contemporains ont constaté que le nombre des monastères, fondés au xvii^e siècle, atteignit un chiffre jusqu'alors inconnu. Tandis que du xi^e au xiv^e siècle, le nombre total des monastères créés avait été seulement de 90, que, dans le cours du xiv^e et du xv^e, c'est-à-dire à l'époque qui correspond au plus grand développement de la colonisation monacale et à une recrudescence du sentiment religieux, il avait été de 150, et au xvi^e siècle de 100; — au xvii^e il atteignit 220. A quelques exceptions près, c'étaient des couvents pauvres et ne possédant pas de terres, dont la plus grande partie fut d'ailleurs fermée dans la suite au xviii^e et au xix^e siècle. Mais à cette époque les croyants fervents voyaient dans cette éclosion soudaine de la vie de couvent le triomphe de la religion sur la barbarie, de la foi sur les terreurs de la nature, de l'ancien idéal d'ascétisme russe sur les charmes du bonheur terrestre. La Moscovie apparaît au pieux auteur de la « cos-

mographie » polonaise, comme « une région vaste et étendue, mais où il y a peu de savants, de docteurs et de philosophes ; peu nombreux sont ceux qui savent lire. Mais tout le monde possède une grande foi ; les églises y sont aussi nombreuses que les étoiles et le nombre des moines est incalculable ». Et en effet, en apparence, la Moscovie du xvii^e siècle est la vraie « Sainte Russie », c'est-à-dire le pays des églises innombrables, des cloches carillonnant sans cesse, des offices interminables, des jeûnes sévères et des prosternations ferventes, que nous décrivent les voyageurs étrangers, comme Paul d'Alep. Ce malheureux archidiacre syrien, ému en même temps qu'exténué par une station de huit heures à l'église et par un jeûne prolongé, s'écrie : « Tous les Russes deviendront, sans aucun doute, des saints, car par leur dévotion ils surpassent même les ermites ! »

Nous allons voir maintenant quel était le degré de cette piété, pour laquelle cet Arabe orthodoxe promettait avec une telle assurance les jouissances du paradis.

V

Tout d'abord la prépondérance donnée par la religion russe aux rites pourrait faire croire qu'un ordre sévère et un respect absolu régnaient alors dans l'église. Mais il n'en était pas toujours ainsi.

Un homme de nos jours aurait été probablement déconcerté par une foule d'usages alors admis dans les cérémonies religieuses. La messe était dite rapidement, sans lecture des « heures », sans sermon. Pour aller plus vite, 5 ou 6 personnes la disaient simultanément : les uns lisaient, les autres chantaient, le diacre disait les prières, le prêtre les répons ; et tout cela se faisait en même temps, de telle sorte qu'il était impossible de rien comprendre,

étant donnée surtout la manière de chanter, en traînant les mots jusqu'à l'absurdité, dans un « rugissement sans nom ». Les assistants se tenaient à l'église dans une attitude irrespectueuse et négligée à l'excès. Au milieu des fidèles, les enfants couraient en faisant du bruit, les quêteurs erraient avec leurs sébiles et n'étaient souvent que des vagabonds inconnus, recueillant de l'argent par ruse. Des gens difformes ou estropiés rampaient par terre, des idiots faisaient des contorsions accompagnées de petits cris perçants, des possédés hurlaient, les vieillards des asiles s'invectivaient, des dévots hypocrites « aux cheveux longs et aux pieds nus » soupiraient avec affectation ; on entendait des chuchotements, des conversations indécentes et des rires. De temps en temps retentissaient de grossières injures et les rixes n'étaient pas rares.

VI

Le petit clergé marchait avec le siècle ; il était ignorant et méprisé et n'avait conscience ni de sa propre dignité ni de ses devoirs professionnels. L'unique moyen employé pour relever son niveau moral était celui consacré par la vieille méthode pédagogique — le bâton. Le « stoglav » (code des cent chapitres) se plaint de ce que les popes et les sacristains « sont toujours ivres pendant l'office, effrontés, se querellant ; de leurs bouches sortent les propos les plus inconvenants, les popes se battent et en viennent aux mains dans les églises ». « Les popes qui n'ont pas de poste s'assoient près du pont de Frolov (à Moscou), lit-on dans une plainte du xvii siècle, adressée au

patriarche lui-même, ils occasionnent de graves scandales ; ils se querellent et échangent les injures et les plaisanteries les plus grossières ; d'autres jouent, luttent et se battent à coups de poings... » La conduite publique du clergé de la capitale était également scandaleuse, non seulement au xvii^e, mais aussi pendant tout le cours du xviii^e siècle, jusqu'au moment où elle attira l'attention de Platon, métropolitaine de Moscou.

Dans les *Akty istoritcheskie* (Actes historiques) nous trouvons des plaintes incessantes sur les nombreux excès d'inconduite des prêtres. Ils donnaient libre cours à leur intempérance, erraient en état d'ivresse dans les rues, roulaient ivres-morts dans les cabarets ; ils faisaient du tapage et se couchaient sur la voie publique ; pendant le dîner, chez leurs paroissiens, ils se querellaient comme « des paysans », réclamant à manger, et, dans leurs visites, « se montraient forts et braves pour la boisson ». Ils blasphémaient, vendaient les églises, se livraient

en cachette au commerce des boissons, se battaient, s'entretuaient et commettaient toutes sortes de forfaits. Les supérieurs des couvents se plaignaient amèrement à l'évêque de Novgorod en ces termes : « Les popes séculiers et réguliers et les diacres boivent jusqu'à l'ivresse, ne prennent pas soin de l'Eglise de Dieu ni de leurs enfants spirituels et donnent à tous un déplorable exemple. Il faut leur défendre sévèrement de fréquenter les cabarets, de boire à l'excès dans le monde et de rouler ivres dans les rues. » Le jour qui suit leurs libations, les popes, sans être dégrisés et sans s'être préparés pour l'office, disent la messe, prononçant des obscénités devant l'autel, « jurant et faisant de la maison de Dieu un repaire de brigands ».

La situation matérielle des ecclésiastiques dépendait directement de la communauté ruinée et presque réduite à la mendicité ; aussi le plus grand nombre des prêtres ne pouvaient-ils échapper ni à la misère ni à la faim. Un peu plus tard, un observateur pénétrant et attentif de la So-

ciété, Ivan Tikhonovitch Possochkov, atteste le dénuement du clergé : « Les papes ne sont pas rétribués par la couronne », dit-il ; « la communauté ne leur donne rien non plus, et Dieu sait de quoi ils peuvent bien se nourrir ; ils ne se distinguent en rien des laboureurs : le paysan se met à la charrue — le pape aussi ; le paysan prend la faux — le pape aussi ; en effet s'il ne laboure pas son champ, il sera réduit à la faim. Au lieu de dire la messe, le pape et les serviteurs de l'Eglise vont battre le blé, tandis que les croyants meurent comme vil bétail. »

Cette malheureuse classe sociale, dont la situation morale et matérielle était si misérable, était elle-même l'objet de l'exploitation la plus éhontée et de concussions impitoyables de la part des fonctionnaires laïques des chancelleries diocésaines. Pour leur accorder un poste on extorquait aux candidats, en plus des droits exigibles, des sommes considérables, illicitement perçues ; on les pressurait jusqu'à la ruine la plus complète.

Avaient-ils obtenu une paroisse que là encore les employés épiscopaux continuaient leurs vexations dans la perception des redevances destinées à l'évêque. Un document curieux est parvenu jusqu'à nous contenant une liste de personnes auxquelles chaque prêtre de la ville devait faire des cadeaux lors des grandes fêtes. On y constate que le nombre de ces personnes faisant partie de l'entourage de l'évêque est supérieur à quarante : parmi elles, nous voyons un trésorier, un clerc, deux secrétaires (diaki), six greffiers, un officier de chancellerie, un maître d'hôtel, un économiste, un dépensier, un sacristain, un sommelier, un menuisier, un aumônier et son diacre, des frères servants au service de l'évêque et du trésorier, des bedeaux et des sonneurs, un garde de la chancellerie, un portier, le protopope avec son chapitre, des sous-diacres et des hiéro-diacres. Nous ne pouvons plus aujourd'hui nous expliquer comment se trouvaient sur cette liste de privilégiés, deux femmes, dont l'une avait deux fils, à

chacun desquels il fallait aussi faire des présents ; les contemporains le savaient sans doute.

Le prestige moral du prêtre et le respect que lui témoignent les fidèles sont en rapport avec sa misérable situation : « Les paysans des bourgs eux-mêmes traitaient les prêtres comme des esclaves et ceux-ci n'osaient rien dire. » La juridiction civile, conservée dans la pratique par l'Eglise au temps de Nikon, assimile l'insulte faite à un pope à celle faite à un mordve ou à un tchéremisse. Il suffisait de payer cinq roubles pour l'outrage fait à un pope et alors on pouvait le battre à satiété à condition de ne pas le tuer. On ne sait pas quel était au juste le prix de la vie d'un pope, mais vu le peu de valeur qu'avait à cette époque la vie humaine en général, il semble bien qu'il ne devait pas être très élevé.

Ce pays réputé par sa piété s'était créé un type étrange de pasteur : le pope à peu près illettré et grossier, ivre la plupart du temps, toujours affamé, condamné toute sa vie

au dur labeur des paysans, brutalisé et méprisé, réduit à tout supporter, sans défense et sans recours, rôde de cabaret en cabaret ; il tend la main dans les carrefours, il exhibe publiquement ses haillons déchirés et fait un récit pitoyable de ses malheurs sans fin ; dans la cour de l'archevêque on le fustige cruellement, jusqu'au sang.

VII

Si l'on considère les représentants les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique, une remarque générale s'impose. La vie des évêques russes est encore de nos jours à ce point cachée que c'est à peine si l'on peut découvrir et recueillir pour l'histoire quelques traits vivants et caractéristiques de la vie d'un petit nombre d'entre eux. Dans l'ancien temps leurs biographies ressemblaient à des vies de saints ; plus tard, ce ne sont guère que des relevés d'états de service, dont il n'y a rien à tirer. Tel évêque était-il plus ou moins austère ? jeûnait-il et priait-il plus ou moins ? Voilà les seuls faits qui sont consignés, tout le reste n'est que rhétorique. Même les bio-

graphies d'hommes tels que Platon Levchine, Innocent Borissov, les deux Philarète, sont absolument pauvres : elles manquent précisément de ces petits faits de la vie qui font le mieux connaître un homme dans son caractère et non dans sa fonction.

En revanche, les auteurs de ces biographies ont adopté une manière spéciale de faire le panégyrique des évêques, qui consiste à les représenter comme doués de toutes les vertus, alors qu'ils sont encore au berceau. Dans la biographie relativement récente (elle parut en 1888) du doux et bienveillant évêque que fut le métropolitain de Kiev Philarète Amphithéatrov, Philarète « le Clément », comme on l'appelait par opposition à Philarète « le Sage », métropolitain de Moscou, — le savant biographe, l'archimandrite Serge, remarque que l'évêque, dès les premiers mois de sa vie, se contentait de peu, et que les mercredis et les vendredis, tout en prenant le sein, il ne tétait presque pas. Que peut-on exiger, après cela, des historiens russes anciens ?

C'est seulement par un heureux hasard que sont parvenus jusqu'à nous quelques portraits véridiques d'un petit nombre des évêques du temps ; dans les écrits de polémique d'un vieux croyant surgissent de temps en temps des allusions caractéristiques ; des portraits fidèles y sont vivement esquissés ; les relations entre l'évêque et ses ouailles y sont saisies sur le vif. Parfois même, dans le compte rendu officiel d'une affaire judiciaire, on voit, non sans surprise, apparaître, dépourvue de tout ornement et sans auréole, la figure rude à l'excès d'un personnage quelconque dont le nom est accompagné de l'épithète « très humble ».

Voici, par exemple, deux représentants en vue au xvii^e siècle de ce qu'on pouvait appeler le « cléricalisme russe », remarquables par leur intelligence et leur savoir, par leur animosité pour la personne de Nikon, en même temps que par leur vive sympathie pour sa réforme et sa conception de la suprématie du pouvoir ecclésiastique sur le pouvoir du tsar. C'est l'archevêque de

Riazan, Hilarion, et le métropolitain de Kroutitsy, Paul. Leur ancien ami, le célèbre protopope Avvakoum, les dépeint en termes aussi justes que méchants : Ayant indiqué que le Melchisédech de la Bible ne buvait que de la rosée et ne recherchait ni le vin, ni l'eau-de-vie, il ajoute : « Hilarion, mon ami, archevêque de Riazan : Tu vois comment vivait Melchisédech ? Il ne s'amusait pas à aller dans une voiture, attelée de chevaux noirs. Et cependant il était de race royale, lui ! Mais toi qui es-tu ? Souviens-toi, fils du pape Jakob : Tu montes en voiture, tu t'y gonfles comme une bulle à la surface de l'eau, assis sur des coussins, les cheveux peignés comme ceux d'une courtisane ; tu traverses la place publique en montrant ton visage pour te faire aimer des religieuses. Pourquoi suis-tu l'exemple de l'évêque Paul ? Il n'a jamais vécu en prêtre ; en vendant des beignets et des crêpes il a appris à lécher les plats dans les maisons seigneuriales ; il n'a jamais vu et ne connaît pas la vie religieuse. Comment ne plairais-tu pas au

diable? Que de chrétiens tu as fait brûler et perdus par tes rapports au tsar, méchants et calomnieux! Personne parmi les puissants de l'Eglise ne sait comme toi flatter le tsar par la perfidie et la ruse de tes inventions, et perdre ainsi les créatures de Dieu.» « Penses-tu », demande ailleurs l'indomptable protopope, « que les législateurs d'aujourd'hui soient des saints parce que leurs ventres sont aussi gros que ceux des vaches? Ils ne comprennent pas les mystères célestes; ils vivent comme des bêtes et rampent dans l'iniquité. Peut-être prends-tu en considération leurs soupirs? N'y fais pas attention: Un religieux soupire de ne pouvoir atteindre assez vite au pouvoir, mais quand il a pu acheter un grade élevé, il cesse alors de soupirer. Paul de Kroutitsy ainsi qu'Hilarion de Riazan étaient passés maîtres en cet art, comme d'ailleurs toutes les autorités ecclésiastiques! »... Qualifiant les évêques orthodoxes de loups et de meurtriers, Avvakoum les compare à des greffiers de communes: « ce qu'on leur commande de

faire ils le font ; ils ne savent que répéter : oui, sire ; bien, sire ; parfaitement, sire. En manière de plaisanterie Nikon envoya un jour un ours à Iona de Rostov, et celui-ci se prosterna humblement devant l'ours, — un métropolitain, un prince de l'Eglise ! Quant à Paul de Kroutitsy, il répugne d'en parler : c'est un libertin manifeste, un vampire d'église et un sycophante... Et les évêques eux-mêmes disent au tsar : « Sire, brûle ces chrétiens ; mais nous, nous chantons à l'église comme tu l'ordonnes ; nous sommes tes humbles serviteurs ; fais-nous mettre un ours dans le sanctuaire si tu veux, nous serons heureux de t'amuser, sire, pourvu que tu nous envoies de ta table à boire et à manger. »

Dans le clergé comme dans les autres classes on constate le même phénomène : les gens devenus riches et puissants rompent complètement avec le passé, s'éloignent de leurs anciens confrères et veulent dominer, c'est-à-dire faire sentir leur puissance à leurs subordonnés. Sous ce rapport les pièces du procès de Joseph, archevêque

de Kolomna, (procès postérieur à celui de Nikon), nous fournissent des détails particulièrement instructifs. Cet évêque était un défenseur fougueux des biens ecclésiastiques et un critique peu réservé des institutions de l'État et de l'Église : « Quand Joseph a une pointe de vin, il n'épargne personne : ni tsar, ni patriarche, ni boyards. Le souverain ne sait pas lui-même rendre la justice dans son empire ; il est au pouvoir d'une race maudite, les boyards ; quant au patriarche Joachim, il est à peine lettré. Devant le concile il se contente de passer la main dans sa barbe, il ne sait rien, il est inconstant et poltron ; il ordonne de sonner l'office tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, et lorsqu'il prononce un sermon, c'est un abcès qui crève et il n'y a rien à en tirer. » Il est dit plus loin dans les documents originaux : « Joseph qualifiait le souverain de butor, d'idiot et d'imbécile ; il traitait le patriarche d'idiot et de brute, les évêques d'animaux, de poltrons et de canailles. » Exigeant envers les autres, ce sage sur-

passait en même temps par ses cruautés : le plus méchant des voïévodes. Aux délinquants soumis à sa juridiction, Joseph criait : « Qui pourra vous arracher à mon pouvoir ? Je ne crains personne ; ni tsar, ni patriarche ne peut vous reprendre à moi. » Les coupables étaient châtiés cruellement par son ordre ; on les soumettait à la bastonnade et au fouet, on les enchaînait, on leur laissait souffrir la faim pendant trois jours ; pendant les matines on soumettait à la torture du gel les popes et les chantres des cathédrales : on les arrosait d'eau froide et on leur appliquait de la neige sur la poitrine. Il faisait fouetter les popes nus en criant : « Frappez fort, les morts nous appartiennent ! » Lors des confrontations, Joseph préféra garder le silence et le patriarche commente ainsi sa sentence : « Pour assouvir son appétit bestial, c'est-à-dire pour accomplir ses concussions et ses injustices, ce pasteur se précipitait sur son troupeau comme une bête féroce. Ne pouvant trouver aucune justification à ses fautes, et confondu par

ses accusateurs, il est resté devant nous muet et sans défense. » Le concile prononça la destitution et Joseph fut exilé dans un des monastères de Novgorod, mais avec le droit de l'administrer.

Dans un pareil état de choses, on ne pouvait guère parler du paradis comme d'une récompense assurée. Ce n'est pas sans raison qu'en 1620 le savant protestant Jean Bothvid soutenait à l'académie d'Upsal une thèse sur le sujet suivant : « Les Moscovites sont-ils des chrétiens ? (1) » Pour résoudre la question d'une manière précise, il dut se livrer à un grand nombre de recherches et de comparaisons scientifiques. Les désordres religieux et l'immoralité du clergé non seulement scandalisaient les théologiens suédois, mais alarmaient aussi les croyants russes.

(1) Joh. BOTHVIDUS. — Theses de quæstione : *utrum Muschovitæ sint christiani?* Réimprimé à Leipzig en 1705.

VIII

Le xvii^e siècle vit se fonder un grand nombre de couvents, mais le nombre était encore plus grand de colonies d'ermites auxquelles le temps et la volonté avaient manqué pour se faire reconnaître formellement comme monastères. Un vieillard se fixait dans une forêt, réunissait autour de lui une vingtaine de disciples, les initiait à la vraie piété et aux mortifications, leur lisait en l'interprétant le livre de Cyrille (1)

(1) Le livre de Cyrille, imprimé à Moscou en 1644 par ordre du tsar Michel Féodorovitch, est une compilation d'ouvrages imprimés ou manuscrits, ayant pour auteurs des théologiens de Moscou, de Kiev, et de Lithuanie. Les extraits dont il est composé sont dirigés contre divers hérétiques ou schisma-

et le livre de la Foi (1), disait l'office dans la chapelle qu'il avait construite (car il ne bâtissait pas d'église consacrée). Il parlait avec amertume de l'évêque local et des popes, et avec douleur de l'Eglise orthodoxe en général. C'est ainsi que, bien avant Nikon, le raskol prit naissance, dans les profondeurs des forêts et dans les villages isolés des clairières du nord-est, sous la forme d'une secrète divergence de

tiques, notamment contre les catholiques romains, les luthériens, les calvinistes, etc... Son titre lui vient du premier article, qui est une des oraisons de saint Cyrille de Jérusalem. Cette oraison elle-même n'est d'ailleurs pas imprimée dans sa forme originale, mais dans une version lithuanienne, due à Stéphane Zizany, avec des additions et des commentaires de ce dernier. Ces commentaires démontrent que la fin du monde devait arriver entre l'an huit mille et l'an neuf mille de la création du monde, et que l'antéchrist était déjà sur la terre et régnait dans la personne du pape.

(1) Le livre de la Foi, publié à Moscou en 1648, est également une compilation d'écrits lithuaniens dirigés contre les latins et les uniates. Un abbé de Kiev, du nom de Nathaniel, en est l'auteur.

vues et d'une protestation silencieuse contre les mœurs ecclésiastiques du temps.

En vérité, la licence était universelle et s'étalait sans pudeur au grand jour. La démoralisation générale devait provoquer chez ceux qu'animait une piété fervente un excès contraire et les pousser à un ascétisme exagéré. Cette réaction se produisit en effet : au milieu de ce concert bruyant et discordant où les sanglots et les soupirs se mêlaient aux cris et aux jurons, on entendit tout à coup s'élever des voix bien différentes qui prêchaient la mortification de la chair.

IX

Nous trouvons les premiers vestiges de cette prédication vers le milieu du xvii^e siècle dans la province de Vladimir, près du bourg de Viazniki ; là, de l'autre côté de la rivière de Kliazma, s'étendait, sur plus de 70 verstes, une épaisse forêt. C'est dans cette forêt que vint habiter avec ses disciples un des précurseurs du raskol, le moine Capiton. Il était déjà très vieux alors, âgé de 90 ans environ. Il avait passé toute sa vie dans différents déserts, sans pouvoir se fixer nulle part. Plusieurs fois il avait été envoyé dans des couvents pour faire pénitence, mais toujours il était parvenu à s'évader. Il avait acquis dans le peuple la brillante réputation de premier défenseur

de la foi. Pour atteindre à la sainteté, Capiton plaçait au premier rang l'abstinence ; et toute sa doctrine se bornait à enseigner la mise en pratique des règles les plus sévères de l'ascétisme monacal. Il portait un cilice, une pierre plate par derrière, une autre par-devant, chaque pierre pesant un poud et demi (ce qui faisait près de cinquante kilogrammes pour les deux). Un anneau en fer qu'il portait comme ceinture et un crochet du même métal au plafond de sa cellule lui tenaient lieu de lit : accroché par l'anneau, il dormait suspendu. Il ne mangeait que tous les deux jours, après le coucher du soleil, un peu de pain sec et des racines. Il dormait très peu dans la position qu'il avait imaginée et partageait tout son temps entre les chants des psaumes, les prosternations et le travail ; s'astreignant lui-même à un jeûne continu, il prêchait avant tout le jeûne aux autres. Même aux fêtes de Noël et de Pâques, il ne permettait ni fromage, ni beurre, ni poisson, et, en guise d'œufs de Pâques, il distri-

buait des oignons rouges à sa confrérie.

On aperçut là immédiatement tous les signes d'une hérésie extrêmement scandaleuse. Pour comble, il décida de jeûner aussi le samedi. De toute évidence il était tombé dans le judaïsme.

Naturellement Capiton n'accepta pas les innovations de Nikon. La foi profonde dans la vertu des chaînes et du jeûne ne pouvait se concilier avec le respect de la hiérarchie contemporaine. S'il lui arrivait de voir un prêtre se permettre un léger excès de nourriture ou de boisson, il ne considérait plus cet ecclésiastique intempérant comme un orthodoxe. Ces rencontres désagréables avec des prêtres ivres se répétaient probablement assez souvent. Peu à peu il en arriva jusqu'à abandonner complètement la doctrine du sacerdoce en général, rompit avec l'Eglise et commença à nier la nécessité des sacrements.

Ce refus de reconnaître l'autorité des divers représentants du clergé engendra le principe de la « bezpopovchtchina »

(religion sans prêtres). Ce n'était pas encore la doctrine pure de la « bezpovchtchina », qui prit naissance vers la fin du xvii^e siècle et qui, en principe, admettait et les sacrements et la hiérarchie ; c'était la négation complète et absolue du salut par la religion orthodoxe. Capiton, le premier, rejeta la hiérarchie en général, affirma son inutilité complète et proclama qu'une vie de pitié et de mortification était le seul moyen de salut. Le créateur de cette communauté d'ascètes n'eut pas le temps d'élaborer lui-même une doctrine complète ; les idées qu'il avait émises furent développées dans les sens les plus divers par ses nombreux disciples, qui posèrent ainsi le principe d'une foule de sectes, souvent ennemies les unes des autres.

C'est de là, de l'enseignement de Capiton, que provient le christianisme spiritualiste en Russie. L'un de ses disciples, Daniel Philipov de Kostroma, fonda la secte des gens de Dieu, appelés aussi « les khlysty » (les flagellants). Les idées de

Capiton furent intégralement adoptées par Cosme Andréiéév, fondateur de la « Confrérie du Sauveur » ou de la « nêtovchtchina » (doctrine de la négation). En un mot, déjà au xvii^e siècle, la secte de Capiton se sépara en divers rameaux, qui n'avaient de commun entre eux que le principe de la religion sans prêtres et qui sont aujourd'hui à peu près disparus. Les propagateurs de ces doctrines furent, avec Philippov et Cosme Andréiéév, Prokhor, Vavila, Léonide, Jacob, tous disciples de Capiton et, selon l'expression d'un écrivain raskolnik, « jeûneurs insignes et infatigables porteurs de fer »..!

✓ La « Volosatovchtchina » était une de ces sectes. Son fondateur, Basile Volosaty, simple moujik sans instruction, naquit dans la petite bourgade de Sokolsk du district de Iouriev, dans le gouvernement actuel de Vladimir. Il s'abstenait de couper et de peigner ses cheveux ; ce qui lui valut le surnom de Volosaty (chevelu). Disciple de Capiton et partisan de la religion sans prêtres, il commença sa carrière à Viazniki, visita les forêts de Mourom et de Pochekhonié et poussa probablement jusqu'aux forêts noires du gouvernement de Nijni-Novgorod. L'époque et les circonstances de sa mort sont inconnues.

La bezpopovchtchina aborda nettement

*Procheurs
multiflorus*

la question décisive : si, sur terre, il n'y a pas de sacerdoce et par conséquent pas de sacrements ni d'autres moyens divins de sanctification, comment alors faire son salut ? ✓

Les réponses des diverses sectes étaient variées. Le fondateur de la nêtovchtchina, ✓ par exemple, conseillait tout simplement « d'espérer en la grâce de Dieu ». Volosaty au contraire choisit le principe de la mortification : « Aime Dieu, aime l'abstinence ». Voilà le point capital de sa doctrine. Développant avec une logique implacable les idées de Capiton, Volosaty en arriva par la force des choses à une conclusion extrême. A force d'exiger davantage en matière d'abstinence, il finit par remplacer l'épuisement du corps par la destruction de soi-même. Il n'y a plus maintenant de Baptême sur terre, il n'y a plus ni Pénitence ni Eucharistie, tout cela a été emporté au ciel ; il n'y a plus qu'un moyen de salut — c'est le Baptême par le jeûne et par le feu ; on ne peut, il est vrai, le recevoir sans sacrifier sa vie,

mais aussi après cela il n'y a plus place pour le péché. Par conséquent, dans la secte de Volosaty, le suicide volontaire apparaissait comme le moyen d'obtenir ce qui n'existe pas, ce qu'il est impossible d'acquérir autrement. Et le mode de suicide le plus généralement adopté par ces sectaires était le jeûne jusqu'à la mort. Décidés à mourir de faim, les disciples de Volosaty, se conformant en cela à la volonté expresse de leur maître, détruisaient tous leurs vivres. Ils consommaient tout, abattant leur bétail et leur volaille et mangeant sans mesure. La qualification de « second baptême », donnée à la mort par la faim, est empruntée vraisemblablement à la doctrine des khlysty. Ainsi la doctrine du suicide, sous sa forme primitive, prit naissance chez les disciples de Volosaty, qu'un écrivain raskolnik a pu à bon droit appeler le « législateur du suicide ». L'idée du suicide s'appuyait sur l'idée même de la mortification. Quant au moyen employé, il s'explique par l'importance exagérée attribuée précisément au jeûne.

XI

Volosaty lui-même dit à un certain Alexis : « J'ai déjà envoyé dans l'autre monde un millier de martyrs ; je les ai gardés jusqu'à la mort dans des fosses et dans des maisons vides. » Ces paroles n'allaient pas sans doute sans quelque forfanterie ; mais, d'une façon générale, le succès de la doctrine du suicide est hors de doute. Malheureusement, il est impossible aujourd'hui de fixer, même d'une manière approximative, le nombre des gens qui se suicidèrent en se condamnant à la faim.

Les premiers cas de suicide connus (vers 1660) se produisirent sans aucune intervention étrangère : les croyants se laissaient

✓ mourir uniquement sur le conseil des prédicateurs qui trouvaient que le seul moyen de purification du péché était le sacrifice de soi-même par amour du Fils de Dieu. Tout d'abord le suicide ne provoqua aucune poursuite contre les raskolniks de la part de l'autorité laïque.

Le détail des suicides de Viazniki, organisés par Volosaty, nous est inconnu ; mais nous avons des descriptions circonstanciées de plusieurs exemples de morts par la faim à Vetlougá et à Vyg-Ozéro. Un vieillard avait fondé dans la forêt de Vetlougá un établissement spécial qui fonctionnait régulièrement ; c'était un édifice sans fenêtres ni portes dans lequel les jeûneurs volontaires s'introduisaient par le toit ; pour permettre d'y enfermer plus de monde, les murs en étaient garnis de soupentes. C'est par centaines que ce vieillard entassait là les gens destinés à mourir de faim. Il fermait le toit par-dessus eux, de manière que personne ne pût s'échapper, et, pour plus de sûreté, il plaçait le long des murs extérieurs 5 ou 6

gardiens munis de gros bâtons et de massues qui, « comme de vrais démons de l'enfer, veillaient à ce que personne ne s'échappât ». « Les prisonniers passent les deux premiers jours en prières et ensuite, poussés par la nature, ils commencent à demander à manger : « Père, au nom de Dieu, soulage-nous, car nous mourons de faim. » Le rusé vieillard entendait, mais faisait semblant de ne pas entendre. Deux jours après, ils criaient encore plus fort : « Cher père, bon père, père miséricordieux : la soif nous consume, éteins le feu qui nous brûle. » Nuit et jour, il entend ces cris ; il marche à proximité, mais il reste impitoyable. Ils ajoutent encore : « Vieillard méchant, moine maudit, vrai démon, Satan incarné, bourreau qui nous a séduits, donne-nous à manger. » Et beaucoup d'entre eux meurent après 3, 4, 6 jours ; les plus forts résistent plus longtemps et les souffrances terribles qu'ils endurent leur font pousser des cris encore plus horribles : « Vieillard, sois maudit à jamais, sois maudit toi qui nous as ensorce-

lés, pauvres malheureux que nous sommes : maudits soyons-nous nous-mêmes de t'avoir écouté, maudits soient nos parents qui nous ont mis au monde pour de telles souffrances ! Pourquoi nous ont-ils livrés à l'ensorcellement de ce démon noir et maudit ! » Et ils succombent.

Des désagréments inattendus interrompaient parfois la tranquillité sereine et imperturbable de ce philosophe exterminateur. Un jour il enferma dans sa « meurtrière » deux sœurs d'une certaine Capte-line, vieille croyante. Celle-ci réunit tous ses parents et coreligionnaires et vint dans la forêt : la bastille de Vetlougâ fut démolie et les captives délivrées. Bien plus, on voulait même prendre le sorcier à son propre piège et le précipiter dans le même enfer. Il tomba à genoux et supplia ; « les miséricordieux serviteurs du Christ firent grâce à un serviteur indigne ». Ailleurs, une femme « séduite par le démon » exerçait cette même profession lugubre. Entre autres, elle enferma ses sœurs dans sa « meurtrière », après les avoir dépouillées.

Quand elles se sentirent affaiblies et demandèrent à manger, elle leur apporta un livre : « Voici une nourriture spirituelle ». Epuisées et exaspérées par la faim, elles ne pouvaient plus rien entendre et ne faisaient que maudire leur sœur.

Les récits qui précèdent, malgré leurs lacunes et leur caractère anecdotique, mettent bien en lumière la terreur que suscitait la lente et torturante mort par la faim. Aussi, d'autres modes de suicides ne tardèrent pas à faire leur apparition : la noyade, le fer, l'enterrement en vie. Le moyen le plus rare, pratiqué seulement par quelques individus, était le suicide par le fer. Parmi les peu nombreux cas de noyade, la mort du moine Epiphane, qui se jeta dans les eaux du lac Stolpo, eut un grand retentissement dans tout le nord de la Russie. L'événement eu lieu en 1688. On cite dans le gouvernement de Novgorod des cas d'enterrement en vie.

C'est à la même époque que se rattachent aussi les premiers cas du suicide par le feu, qui prit immédiatement une

grande extension et devint le moyen préféré et habituel. Par l'eau, le fer, l'enfouissement ou la faim, les gens ne périsaient qu'isolément ou par dizaines, alors qu'ils se brûlaient par centaines et par milliers à la fois. Ce succès rapide, cette popularité, si l'on peut dire, de « la doctrine du feu », est dû avant tout à la situation géographique et aux mœurs de la contrée qui vit naître la nouvelle doctrine, à l'organisation habile de la propagande, et surtout à la violence de la crise intérieure que traversaient alors les fervents de l'ancienne foi, par suite du changement profond de la situation du raskol dans l'Etat.

XII

Le suicide par le feu ne prit pas le caractère d'un fait général et commun à toute la Russie ; il resta étranger à toute la région centrale de la Moscovie, berceau de la popovchtchina (doctrine qui admet les prêtres). L'épidémie de suicide sévit dans tout le nord et le nord-est de la Russie : la Haute-Volga jusqu'à Nijni-Novgorod, l'ancien territoire de Novgorod, la région d'Onéga, la côte maritime du Nord et une partie de la Sibérie. Mais sa première patrie et son centre principal étaient les gouvernements actuels de Vladimir, de Kostroma et de Iaroslavl, surtout Viazniki, Pochékhoïé et Romanov. De nos jours encore toute cette région

joue un rôle important dans le raskol russe. Mais, au xvii^e siècle, les conditions géographiques de cette contrée en faisaient un milieu essentiellement propice à toutes les fermentations religieuses ; et le caractère et les occupations des habitants favorisaient au plus haut point le développement des procédés employés par la propagande sectaire.

Ce pays est le berceau de la grande Russie de l'Est, le terrain le plus ancien de la colonisation russe dans la région de Méria ; c'est là que la branche cadette des Monomaks commença son travail séculaire pour la création de l'Etat Moscovite. Déjà au xii^e et au xiii^e siècle on y entend battre le cœur de la vie nationale ; la colonisation russe y fait manifestement de rapides progrès ; la puissance des princes et les forces nationales y croissent rapidement. Dans la suite, la région de Vladimir conserva l'importance d'un centre industriel très peuplé et remarquable par la variété de ses produits ; tandis que les villes de ce pays, épuisées par les luttes politiques

de leurs princes dépérissaient, la population rurale, renommée pour son commerce et son industrie, continuait sa vie active. Les progrès politiques de la région de Vladimir-Souzdal ne sont donc pas en rapport avec le développement économique. Ainsi s'explique cette particularité que la population et les marchés de villes, autrefois célèbres par leur commerce, deviennent insignifiants, comparativement à la population toujours croissante des districts, et que le calme des villes semble être en contradiction avec l'animation des campagnes.

Le développement de l'industrie et du commerce fit apparaître des voies de communications pour le transport des marchandises. La rivière de Kliazma avec ses affluents était la voie principale. Aujourd'hui la navigation se fait uniquement sur la Kliazma, et ses affluents ne sont utilisés que pour le flottage ; mais autrefois ces derniers étaient parcourus par des bateaux, et cela non seulement au printemps, à l'époque des grandes eaux, mais

même en plein été. Nous savons, par exemple, qu'au mois de juillet, on remontait sur de grandes barques les marchandises de la foire de Makariev, par les rivières d'Oka, de Kliazma, enfin de Teza jusqu'à la ville de Chouia. Il y avait aussi une voie de communication avec la Volga par la Kinechma ainsi que par Iouriéviets et par Plesk. Une voie terrestre, connue aujourd'hui encore, allait de Chouia et de Souzdal à Moscou par Iourief-Polski. Un peu plus au Sud se trouvait la route directe de Moscou à Vladimir, le long de la rive gauche de la Kliazma universellement connue en Russie sous le nom de « Vladimirka ». A l'est et au sud-est de Vladimir et de Souzdal, des routes conduisaient à Nijni-Novgorod et à Mourom. La mauvaise qualité de la terre des districts de Viazniki, de Kovrov et d'une partie du district de Chouia dans le gouvernement de Vladimir, ainsi que de quelques districts du gouvernement de Iaroslavl, avait fait naître dans cette région une classe particulière de marchands, connus depuis

longtemps sous le nom d' « Oféni ». C'étaient des colporteurs qui, leur ballot sur le dos, erraient toute l'année, comme ils le font encore aujourd'hui à travers la Russie. Un peu plus tard, vers le milieu du XVIII^e siècle, l'auteur du *Recueil historique sur la ville de Souzdal*, le sacristain Ananias Fédorov, disait des habitants du district de Souzdal : « Les uns sont commerçants, ils exercent leur négoce, non seulement dans les différentes régions de la Russie, mais encore à l'étranger : en Perse, en Pologne et dans les pays maritimes ; les autres sont ouvriers, maréchaux, lainiers ; le travail de leurs mains les nourrit, ils sont absents de chez eux pendant 2 ou 3 ans ; ils voyagent munis de passeports, dans différents pays. Quelques-uns se donnent le titre de vieux croyants, mais en réalité ils sont simplement superstitieux ; et cette impiété, nuisible à l'âme, s'enracine en eux grâce à leurs voyages et à leur éloignement du foyer. En errant dans différentes contrées où les faux docteurs du raskol abondent,

ils se trouvent en relations avec ces imposteurs ; et leur piété en est ébranlée comme une feuille au souffle du vent. » La propagation du raskol dans ces contrées trouvait aussi un auxiliaire dans l'extraordinaire affluence de population commerciale et industrielle qui se produisit de 1649 à 1684 ; durant cette période on vit arriver de tous côtés des paysans, affranchis ou non, qui venaient exercer là toutes sortes de commerces et de métiers manuels.

Cette affluence de commerçants et d'artisans entreprenants dans un pays où la pensée populaire travaillait si activement le domaine des idées purement religieuses, offrait aux sectaires le grand avantage d'un vaste champ pour la propagation de leurs idées. Mais si la situation centrale, la commodité des voies de communication et la population toujours en mouvement faisaient de ce pays la pépinière du raskol et surtout de la bezpopovchtchina, l'épaisseur des forêts des vastes territoires du Nord, les contrées de l'ancienne Novgorod, du lac Onéga et des rivages du

Nord, offraient le milieu le plus favorable au développement de la bezpopovchtchina, loin des yeux pénétrants et du bras vigilant des autorités moscovites. C'étaient de vastes territoires inhabités, où souvent les villages se trouvaient distants les uns des autres, de plusieurs dizaines de verstes, où les routes traversaient d'épaisses forêts de pins ou des terrains marécageux, où la paroisse s'étendait parfois sur des centaines de verstes carrées. Dans la région maritime du Nord, le monastère Solovetski occupait une situation prépondérante ; ce monastère était, au xvii^e siècle, un centre important, d'une très grande puissance économique ; il jouissait d'une haute autorité morale dans les questions de conscience et de foi parmi toute la population de la contrée. Considérant la réforme de Nikon comme la ruine de l'orthodoxie, il sema le trouble dans les âmes simples de ces gens qui ne vivaient que par ses règles et pour ses intérêts. Prenant en mains la défense de la foi ancienne, il fit naître rapidement un esprit

d'opposition dans la population naïve mais croyante de toute la contrée. La parole des moines de Solovetski, qui se donnaient comme les derniers champions de l'ancienne foi, excitait facilement le fanatisme et la disposition au suicide par le feu pour la foi des pères et des saints Zosime et Savati.

Lé raskol trouvait un terrain aussi favorable dans le gouvernement de Nijni-Novgorod : la foire de Makariev et la situation privilégiée de ce pays, sur la route conduisant de l'intérieur de la Russie aux contrées de l'Est et en Sibérie, amenaient une continuelle affluence de population ; de plus, les forêts impénétrables et les marais de la rive boisée de la Volga aidaient au besoin à se dérober aux persécutions. Les fugitifs arrivent en masse dans les forêts de Salavir, de Kierjen, de Vetlougá et autres, et peu à peu se forment des colonies entières d'ermites. La nature triste, morte, désolée, eut aussi sans doute une grande part d'influence sur l'austère tendance à la contemplation que les vrais bezpovtsy ont conservée jusqu'à nos jours.

XIII

La première idée du suicide par le feu appartient également à l'initiateur du suicide en général — Basile Volosaty. Ayant commencé à prêcher le suicide par la faim, Volosaty s'aperçut probablement bien vite des inconvénients de ce procédé et en vint à donner la préférence au suicide par le feu. Le témoin le plus compétent du xvii^e siècle, le moine Euphrosyne, désigne nettement Volosaty comme le premier « messenger » du suicide par le feu ; d'autre part on sait que les partisans du suicide par le feu tirent leur désignation habituelle du nom de Volosaty. « Volosatovchtchina est synonyme de suicide par le feu », affirmait-on encore en 1709 à

saint Dmitri, métropolitte de Rostov. Quant au passage du suicide par la faim à celui par le feu, il fut purement accidentel.

Les Volosatovtsy, ou, comme on les appelait par un vieux souvenir, les « Capitons », se mirent tout de suite à l'œuvre de propagande de la doctrine du feu avec beaucoup de savoir-faire et d'habileté ; ce n'était pas pour rien qu'ils étaient originaires de provinces industrielles et commerçantes.

Non seulement les ecclésiastiques, popes et moines, mais aussi les laïcs, clercs, fils de popes et simples paysans, se faisaient les apôtres du martyrte volontaire. Les uns erraient par les villages et les hameaux en pauvres pèlerins, la besace sur l'épaule ; les autres allaient, élégamment habillés, portant des bonnets de zibeline, des bottes à la pointe recourbée, des manteaux de gala, des chemises brodées et des culottes de couleurs voyantes ; « car ils se sont enrichis des dépouilles des morts » — remarque, dans la description qu'il fait d'eux, le moine

raskolnik Euphrosyne, voulant désigner par là les biens des suicidés, qu'ils s'étaient appropriés.

En arrivant dans les centres habités par les adeptes de l'ancien rite, ces « nouveaux apôtres » s'écriaient : « Frères et sœurs ! cessez de rester dans l'erreur et de payer la rançon au pape ; si vous êtes vertueux, aimez-vous vous-même et votre salut, et précipitez-vous dans le royaume du Seigneur avec vos femmes et vos enfants. Soyez zélés et sans faiblesse ; le grand martyr Avvakoum lui-même vous bénit et vous appelle vers le feu ; approche-toi, vieillard aux cheveux blancs, et toi, fiancée, incline ta beauté virginale, regarde dans ce livre, ce manuscrit sacré, si nous cherchons à vous tromper ? Voyez-en le style, et reconnaissez la main qui l'a écrit ; c'est le grand Avvakoum lui-même, le glorieux martyr, le second Paul de l'Eglise qui a tracé ces mots ; les paroles que je lis ont été écrites de sa main sacrée !! » En effet, le protopope Avvakoum, dans quelques-unes de ses œuvres, faisait

l'apologie du suicide par le feu, mais les apôtres de ce suicide répandaient sous le nom d'Avvakoum leurs propres écrits.

A côté de l'autorité du célèbre protopope, ils citaient encore l'exemple de certains apôtres anciens qui, à les en croire, se jetaient aussi dans le feu. Ils trouvaient un troisième argument dans la conduite des chrétiennes d'autrefois, telles que Domnina et ses filles qui se poignardèrent ou se jetèrent volontairement dans une rivière.

Ils s'efforçaient d'attribuer au suicide par le feu une vertu bien supérieure à celle d'une vie de pénitence et de piété : « Qu'est-ce donc qu'une pénitence de 10 ans pour racheter le péché ? — disaient-ils ; peut-on jeûner, se prosterner et faire des prières pendant tout ce temps ? Mais par le feu, la pénitence est entière ; nul besoin de peiner, de jeûner, et l'on entre au paradis tout de suite ; le feu purifie tous les péchés. »

On voyait parfois apparaître parmi ces prédicateurs des prophètes qui, dans un accès de délire, proclamaient l'ordre de se jeter dans les flammes. On voyait des

femmes exaltées courir par les rues en criant la nécessité de la mort par le feu.

Pour confirmer la vérité de leur enseignement, ils avaient encore recours aux visions : un paysan du rivage de la mer avait vu en rêve les suicidés par le feu dans « un endroit lumineux, la tête ornée de couronnes », et, dans un autre endroit, ceux qui vivaient dans le péché et travaillaient pour l'antéchrist étaient soumis au terrible supplice de la roue ; une goutte était tombée de la roue sur la lèvre de ce Dante ; quand il fut revenu à lui, la lèvre était pourrie. Enfin on annonçait que bientôt arriverait la fin du monde ; qu'à Moscou régnait déjà Titine ; qu'une rivière de feu coulerait et engloutirait tout. Les apôtres eux-mêmes seraient forcés de subir la même épreuve. Il n'y avait que les suicidés par le feu qui seraient exempts d'un nouveau supplice par le feu.

Ces exhortations, malgré leur absurdité évidente, produisaient une forte impression sur la masse grossière et ignorante. Les prédicateurs lisaient leurs épîtres d'une

voix faible et avec sentiment, parfois même ils pleuraient pour les besoins de la cause. « En entendant ces sermons, le vieillard ne peut retenir ses larmes, la jeune fille sent son cœur se serrer; les paysans sont peu à peu embrasés d'un ardent amour et aspirent à se jeter dans le feu. » Les prédicateurs n'épargnaient même pas les enfants, qu'ils séduisaient par la promesse de biens à la portée de leur jeune intelligence. Les petits enfants répétaient dans leurs jeux les paroles qu'ils avaient entendues: « Allons dans le feu; dans l'autre monde nous aurons des chemises dorées, des souliers rouges, du miel, des noix et des pommes en quantité; faisons-nous brûler nous-mêmes et ne nous inclinons pas devant l'antéchrist. »

Mais de ce premier élan d'enthousiasme à l'accomplissement du suicide par le feu, il y avait pourtant encore un grand pas à faire. Le prédicateur, qui courait aussi le risque de mourir dans le feu avec ses disciples, s'efforçait de les réunir en grand nombre. Dans l'intervalle, le zèle se refroidi-

dissait souvent, des doutes naissaient : « N'est-ce pas mal de se brûler soi-même ? » A mesure qu'approchait le moment décisif, la crainte de la mort s'emparait d'eux. Plus d'une fois l'entreprise dut être ajournée ou même échoua tout à fait : abattu par la tristesse, le troupeau se dispersait ou rentrait dans les maisons. Mais la conscience, une fois atteinte, ne laissait plus de répit ; à peine remis de leur tristesse, les fervents du suicide par le feu commençaient de nouveau à se reprocher de manger, de boire et de vivre dans ce monde. Après deux ou trois tentatives sans succès, ils finissaient par accomplir leur résolution.

Un habitant de Pochékhonié rencontra un jour un propagateur de la doctrine du feu, le pope Siméon ; celui-ci lui fit des reproches : « Vivre, manger, boire sans soucis, voilà ce que vous aimez ; mais le Christ, vous ne l'aimez pas, vous ne voulez pas mourir pour lui ; cela vous est ordonné depuis longtemps ; pourquoi n'obéissez-vous pas ? » Le paysan s'excusa,

disant que plusieurs fois la communauté s'était réunie pour se détruire, mais que la peur avait dispersé tout le monde. Siméon se mit à sermoner le paysan et celui-ci lui répondit en sanglotant : « Seigneur, pardonne-nous, nous sommes coupables, mais nous ne te mécontenterons plus ! » Et, pendant la nuit qui suivit, une lueur rouge monta dans le ciel jusqu'à l'aurore : six cents personnes environ périrent dans les flammes. Le feu avait fait son œuvre et l'excitateur pouvait aller chercher un autre champ d'action.

XIV

Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte de l'influence qu'avaient ces prédicateurs du suicide par le feu : l'épithète de fanatiques ne convient guère à ces « séducteurs » rapaces et profondément corrompus ; il y avait en eux beaucoup de méchanceté froide, mais aucun entraînement fanatique. Ce n'étaient que des exploiters de la superstition populaire, dont la faiblesse de la foule faisait la force. Ils se soutenaient entre eux en persuadant aux ignorants de se faire brûler, mais eux-mêmes le faisaient rarement et par suite de circonstances indépendantes de leur volonté, lorsque l'invitation de ceux qui étaient décidés à mourir devenait trop

pressante. Dans une petite ville du district de Kargopol, Dora, en 1683, le diacre Ignace, après avoir organisé un sacrifice, était déjà prêt à partir : « Lorsque le moment arriva, Ignace pensa à prendre son sac et à s'en aller ». Ses disciples lui demandèrent : « Père, que fais-tu ? » « Mais, mes enfants, je pense à aller en instruire d'autres encore. » « Non, ne pense pas à cela, nous ne te laisserons pas partir, tu vas te faire brûler avec nous. Ne t'avons-nous pas demandé le moyen de nous sauver ? Ne nous as-tu pas répondu en nous présentant ce calice ? Vide-le donc avec nous ; auparavant, tu en faisais l'éloge ; pourquoi le fuis-tu maintenant ? » Le prédicateur Serge le saisit et le jeta dans les flammes. A un autre on conseillait doucement : « Tu as assez vécu, ami, les navets t'ont usé le ventre ; il est temps d'aller dans l'autre monde, quitte à n'être qu'un petit martyr. »

La réputation morale des apôtres du suicide par le feu n'était pas enviable en gé-

néral. Nous avons déjà vu où allait le bien des suicidés, « l'héritage de la mort ». L'excitateur Pierre Lynda arriva un jour dans une ville pour prêcher d'après les livres apocryphes. Apercevant des femmes parées de colliers et des jeunes filles avec des bijoux, il poussa du coude son compagnon et lui dit à voix basse : « Quand Dieu nous permettra-t-il de posséder ces colliers ? »

Ce n'est pas sans raison non plus qu'on reprochait à quelques prédicateurs d'être toujours comme Achille dans la société des femmes et de manger des plats sucrés. La lugubre chronique des suicides par le feu est remplie de récits piquants de rendez-vous en tête-à-tête dans les forêts entre ces nouveaux apôtres et leurs filles spirituelles. La phrase magique : « le feu nous purifiera » couvrait tout ; mais, si la jeune fille hésitait, le maître la menaçait : « Si tu ne m'obéis pas, tu ne recevras pas la couronne. » Un autre, dans la même occurrence, promit à son élue une « couronne éclatante », en lui expliquant d'une

manière allégorique le 7^e commandement : « Ce n'est pas avec une jeune fille ou une veuve qu'on commet le péché, c'est avec la foi ; ce n'est pas nous qui péchons avec notre corps, mais c'est l'Eglise qui pêche en s'attachant à l'hérésie. » A propos d'un des plus illustres de ces prédicateurs, Basile Bykov, qui fut pendant un certain temps le confesseur des chefs les plus en vue de l'orthoxie ancienne, et qui résidait à Romanov, nous savons qu'il jouissait d'une grande renommée parmi ses concitoyens mais avait la réputation d'un sodomite. Et si parfois un maître, comme Cornille, n'acceptait pas et rejetait comme hérétique la biographie de saint Basile le Jeune, du x^e siècle, sous le prétexte qu'elle renfermait un récit indécent rapportant qu'une femme servait le vieillard dans sa cellule, la véritable cause de cette pruderie excessive était plutôt que, d'après la biographie de ce Basile, les suicidés sont, dans l'autre monde, jetés dans le feu.

En résumé, si, dans ce mouvement po-

pulaire qui semble avoir comme source la foi, on n'aperçoit dans la foule séduite que la crainte et la superstition, on ne rencontre, d'autre part, chez les agitateurs, qu'une impiété calculée et sans scrupule, avec un incroyable savoir-faire en matière de propagande.

Née de la Volosatovchtchina, la doctrine du suicide fit bientôt son apparition dans des endroits où il n'y avait de disciples ni de Capiton, ni de Volosaty.

Comment une telle doctrine put-elle être acceptée par le Raskol, alors qu'elle n'était ni basée sur les livres saints ni conforme à l'esprit de l'orthodoxie ancienne ? « Je n'en sais rien » — écrivait à ce sujet le moine Euphrosine. En effet, « les vrais croyants » n'éprouvaient que de l'aversion pour les disciples de Capiton ; ceux-ci les haïssaient ; les uns et les autres se qualifiaient mutuellement d'hérétiques. Et cependant il y avait entre eux certains points sur lesquels ils s'entendaient. Le diacre Théodore

écrivait dans l'*Épître à tous les croyants* : « nous luttons pour le signe de la croix avec deux doigts ; pour l'alléluia répété trois fois, pour la croix en trois parties. Ajoutons à cela la marche des officiants dans le même sens que le soleil, le nom de Jésus écrit en russe *Icycz* (*Isous*) au lieu de *Iucycz* (*Iisous*), les livres anciens, et nous aurons tous les points sur lesquels les disciples d'Avvakoum étaient d'accord avec ceux de Capiton. Ce n'était pas sans raison que ces derniers aimaient à s'appeler « vieux croyants » ; ce n'était pas sans raison non plus que l'on qualifiait parfois les premiers de « capitoniens ». Cette confusion leur permit d'aller porter l'exemple dans la masse ignorante des vieux croyants.

Les premiers cas de suicide collectif par le feu se manifestèrent dans la région de la basse Volga. Dans la chronique de Nijni-Novgorod de l'an 1672, nous lisons que, « pendant cette année, dans beaucoup de villages et de hameaux du district de Zakoudimsk, les paysans furent pervertis par les raskolniks, et qu'ensorcelés par eux,

ils se firent brûler en grand nombre dans les granges avec leurs femmes et leurs enfants ».

Peu de temps auparavant, dans les déserts et les marais de Nijni-Novgorod, s'était levé le premier prophète annonçant la venue du règne de l'antéchrist, le moine Ephrème Potemkine. Il proclamait que « l'antéchrist était déjà né dans ce lieu », qu'il avait souillé les villages et les temples de Dieu, que l'office divin était célébré par ses serviteurs avec l'hostie marquée de son sceau, et qu'il fallait fuir un pareil office. Comme preuve de la vérité de ses paroles, il prédisait la famine pour sept ans. En l'année 1672 la famine commença en effet à sévir dans la région de Nijni-Novgorod ; on se rappela les paroles du vieillard et le bruit lugubre de l'approche de la fin du monde s'accrédita dans le peuple. Puis, par une coïncidence fatale, toujours au cours de cette funeste année, les autorités ecclésiastiques créèrent l'épiscopat de Nijni, dans le but spécial de combattre le raskol. Le métropolite P̄n̄iarète,

qu'on y envoya, obtint du tsar un ukase prescrivant aux voïévodes de rechercher les raskolniks et de les livrer à la justice civile. Partout apparurent des émissaires, les enquêtes commencèrent, on appliqua la torture, on alla jusqu'à brûler solennellement un raskolnik dans la ville même de Nijni. Ainsi trois faits incontestables : l'enseignement d'Ephrème Potemkine, la famine et les mesures sévères prises par le nouveau métropolite, provoquèrent la fermentation des esprits et amenèrent les vieux croyants à admettre la doctrine du feu de la volosatovchtchina. Mais ces faits ont un caractère local et ne suffisent pas à expliquer la rapide propagation de cette doctrine dans les autres contrées.

A la même époque, vers les années soixante-dix du xvii^e siècle, en Sibérie, un pope de Tioumène, Dométian, attira une foule nombreuse sur les bords de la rivière Bériozovka, dans le district de Tobolsk ; il y bâtit une chapelle et des cellules, officia et consacra les nouveaux venus. De Tarsk, de Tioumène et d'autres lieux arrivèrent à

lui une foule de gens des conditions les plus diverses, qui avaient abandonné leurs foyers pour venir, avec leurs femmes et leurs enfants, trouver Dométian dans le désert ; beaucoup d'entre eux se faisaient religieux. Voyant que les événements prenaient une tournure sérieuse, Dométian écrit à son maître, le moine Ivan : « Beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants en bas âge sont venus en foule dans mon désert et tous demandent la purification d'un nouveau baptême par le feu ; Votre Sainteté veut-elle me dire ce que je dois faire ? » Ivan se tira d'affaire bien simplement, répondant à Dométian d'agir comme il l'entendait. Dans la nuit du 6 janvier de l'an 1679, Dométian et avec lui 1700 personnes se donnèrent la mort par le feu.

XVI

Le suicide par le feu prit naissance, comme nous l'avons vu, dans la province de Nijni. C'est là que tout naturellement sa doctrine se répandit parmi les raskolniks. Dans les ermitages de Kierjen vivait à cette époque un vieillard du nom de Serge, élève préféré d'Avvakoum. C'est ce même Serge qui adressait à Avvakoum une question au sujet du suicide par le feu. La question était posée par écrit ; la réponse fut également faite par écrit : « Ils ont bien agi ceux qui se sont précipités dans le feu. Un tel amour du Seigneur est béni, leur gloire sera éternelle ! » C'est ainsi que se prononça Avvakoum et son jugement eut une signification décisive.

C'est qu'en effet, dans le monde du raskol, personne ne jouissait alors d'une influence et d'une estime comparables à celles du protopope Avvakoum. Il se considérait lui-même comme un pasteur qui avait baigné ses brebis non seulement dans ses larmes, mais aussi dans son sang, et qui avait par conséquent un pouvoir illimité, non seulement pour ordonner, mais aussi pour lancer l'anathème. Avvakoum était connu partout et de tous, son jugement avait plus de valeur que celui de tout un concile. On redoutait d'entendre la sentence du prisonnier de Poustoziorsk : « Celui qui ne nous obéit pas est privé de ma bénédiction ; je n'ai que faire de lui. » Avvakoum approuva aussi les Sibériens qui s'étaient suicidés par le feu ; « je connaissais feu Dométian ; c'était un homme simple, mais d'une foi fervente et sûre ; il fit une fin pieuse ; fuyant les renégats il se donna la mort par le feu ». On voit par là qu'au sein même de l'orthodoxie ancienne, un acte qui lui est tout à fait étranger, le suicide, reçoit l'approbation de l'autorité, trouve là une

nouvelle justification et prend en même temps un sens religieux tout différent.

De longues années de pénibles épreuves commencèrent alors pour les fervents de l'ancienne foi. Le 2 mars 1669 mourut la protectrice fidèle des raskolniks, la tsarine pieuse, mais d'une intelligence bornée, Maria Ilinichna, première femme du tsar Alexis. Alors les cas de condamnation à mort des raskolniks se multiplièrent considérablement et le bruit de ces exécutions se répandit rapidement dans le monde des raskolniks. L'historien du désert de Vyg, Ivan Philippov, dépeint cette époque de la manière suivante : « Partout retentit le bruit des chaînes, le craquement des cilices, partout la torture est au service de la doctrine de Nikon, partout les fouets et les bâtons se trempent chaque jour dans le sang des fidèles. Ces supplices barbares et atroces inondent de sang toutes les villes ; les villages et les campagnes sont baignés de larmes ; les sanglots et les soupirs retentissent dans les déserts et dans la profondeur des forêts. » On traîne dans les églises

les raskolniks, on les force à baiser les icones, on les asperge d'eau bénite, etc... S'ils profèrent des « blasphèmes » on les torture impitoyablement, on leur donne le knout, on leur coupe la langue, on les brûle sur des bûchers. La tradition ancienne est considérée par la justice comme une hérésie : « Si tu joins trois doigts pour te signer, disent les juges, tu es dans le vrai ; mais si tu ne joins que deux doigts, tu es un aryen, un arménien impie, un adorateur de Satan » ; l'orthographe du mot « Jésus » *Icyçz (Isous)* avant Nikon ne désigne pas le Sauveur, mais il signifie celui « qui a les oreilles égales », des mots grecs ἴσος, et οὖς, oreille.

Le désaccord entre les croyances anciennes et les coutumes nouvelles provoqua une résistance invincible basée sur la tradition ; mais les juges attribuaient à cette résistance un caractère moral ; on lui appliqua les rigueurs canoniques de l'anathème, et les tribunaux civils la punissaient comme un crime de droit commun ou même politique. Enfin s'échafauda tout un

système de lois draconiennes, dirigées contre cette foule épique. Cet incendie moral se termina par de nombreux suicides par le feu. Des martyrs raskolniks apparurent, on composa des biographies de nouveaux saints ; alors seulement commença l'histoire du raskol : mais les raskolniks eux-mêmes attendaient à chaque instant la fin du monde.

XVII

Le fond des croyances eschatologiques répandues en Russie reposait sur la conviction que la fin du monde surviendrait entre l'an 7000 et l'an 8000 et la croyance que Moscou représentait la troisième et dernière Rome. Cette croyance au sujet de l'an 8000 prit naissance, comme on sait, après 1492, alors que 7000 années étaient écoulées depuis la création du monde; auparavant, l'année 1492 était considérée comme celle où le Christ devait descendre sur la terre pour la deuxième fois. Cette même opinion était émise vers la fin du xvi^e siècle par le défenseur de l'orthodoxie, Stéphane Zizany, dans le commentaire du 15^e chapitre de saint Cyrille de

Jérusalem sur l'antéchrist; ce commentaire faisait partie du livre, dit de Cyrille, imprimé à Moscou en 1644. En 1648 fut édité à Moscou un autre recueil sous le titre de *Livre de la Foi* (1), qui reproduit la même idée de la fin du monde au cours du huitième millésime de la création. On peut dire que ces livres exprimaient la croyance générale en Russie en même temps qu'ils contribuaient à l'affermir. Comme on n'avait pas d'autre donnée certaine que l'apparition du précurseur de l'antéchrist, reconnu depuis longtemps dans le pape, on alla de l'avant dans la voie des conjectures. On se rappela que Satan, d'après l'Apocalypse, avait été enchaîné pour mille ans, et que la chute morale de Rome s'était produite précisément au bout de ce laps de temps. On en conclut que c'était là le premier acte de Satan débâiné. On se souvint aussi d'un autre chiffre apocalyptique — 666; on l'ajouta au nombre 1000, et l'on acquit la convic-

(1) Cf. note p. 32.

tion, d'une part, qu'en 1600 (exactement 1596) la foi avait subi un nouvel assaut : les Uniates occidentaux s'étaient joints à l'Eglise romaine ; d'autre part qu'il fallait attendre pour 1666 une nouvelle catastrophe et l'apparition de la Bête de l'Apocalypse elle-même. Cette opinion est exposée en détail dans le 30^e chapitre du *Livre de la Foi*. Au cours de cette même année tant redoutée se tint le concile qui condamna le raskol ; mais la fin du monde ne suivit pas. On revisa le *Livre de la Foi* et l'on découvrit une erreur dans les calculs : les années étaient comptées de la naissance du Christ, et Satan aurait été enchaîné pour mille ans le jour de la Résurrection. Par conséquent, la date de la venue de l'antéchrist devait être reculée d'un nombre d'années égal à celui de la vie du Sauveur sur la terre, soit de 33 ans. Au reste, les « fervents » fixaient différemment la dernière année, mais tous à l'unanimité en proclamaient l'imminence. Les « vieux croyants » de Nijni-Novgorod délaissèrent leurs champs, ne la-

bourèrent plus, n'ensemencèrent plus, et dans certains endroits abandonnèrent même leurs maisons. Selon la vieille croyance russe, la fin du monde devait arriver à minuit précis, soit dans la nuit de la Trinité, soit dans la nuit du samedi au dimanche qui précède les jours gras ; autrefois on célébrait même à Moscou, ce jour-là, dans la cathédrale de l'Assomption, une cérémonie particulière « du jugement dernier ». Ces nuits-là, les raskolniks les passaient sans dormir, dans les forêts et dans les ravins. Auparavant ils jeûnaient, se confessaient, mettaient des chemises propres et des linceuls, et, après avoir dit adieu au monde terrestre et pris congé les uns des autres, ils se couchaient dans des cercueils creusés dans un tronc d'arbre, dont ils fermaient les couvercles, pour ne pas être terrifiés par le jugement du Christ.

La question de la date à laquelle il fallait attendre la venue de l'antéchrist une fois résolue, on se préoccupa de connaître l'endroit où aurait lieu son apparition. Déjà

dans la période la plus reculée de l'histoire du christianisme, on établissait un lien étroit entre la venue de l'antéchrist et la décadence de l'Empire romain. Quand, au v^e siècle, la chute politique de Rome fut consommée, on recourut à l'idée de représenter Constantinople comme la Rome éternelle, et, dans la suite, quand, au xv^e siècle, Constantinople fut tombée à son tour, on considéra Moscou comme la troisième Rome. Cette ville était regardée comme la troisième et dernière Rome ; il ne devait pas y en avoir de quatrième. Tant que Moscou existera, l'antéchrist ne pourra pas se révéler. Cette ville est le *quid detineat* (II Thess. 2, 6) dont parle l'Écriture et sa chute sera suivie de la fin du monde. Peu à peu, les érudits aboutirent à cette conclusion que l'antéchrist devait surgir dans cette troisième Rome. Cette croyance servit d'aliment à de nouvelles conjectures : les imaginations alarmées commencèrent à travailler fiévreusement ; on observa avec inquiétude les contemporains en vue, cherchant à distin-

guer en eux les traits du « prince de ce monde » ; mais à peine avait-elle reconnu l'antéchrist dans tel ou tel personnage que l'opinion publique abandonnait sa conviction pour se livrer à de nouvelles conjectures.

XVIII

Tout naturellement l'attention des « vieux croyants » s'était, avant tout, tournée vers la puissante personnalité de leur principal ennemi, l'auteur même de la proscription des livres anciens, le patriarche Nikon. La légende créée par eux adapta les textes et les témoignages de l'Écriture à la personnalité du patriarche ; elle lui donna des parents païens, entoura tous les événements de sa vie de démons, de diables et de serpents. Mais, sa mort venue, tantôt on repoussait la véracité de cette légende, tantôt on soutenait que Nikon ressusciterait. L'attribution du rôle de l'antéchrist à Nikon était moins la conclusion raisonnée des longues méditations

des maîtres de la doctrine que le résultat d'un sentiment spontané : la terreur qu'inspirait le patriarche à la masse des vieux croyants. Au point de vue théologique c'était une opinion sans consistance et une théorie grossière, et les chefs du raskol la combattirent et la rejetèrent facilement. Cédant du reste au préjugé populaire, ils consentirent à reconnaître sous la rude figure du patriarche « le précurseur préféré » de l'antéchrist.

Ainsi, Nikon n'est pas l'antéchrist. Le fils du mal ne peut pas être un moine : d'après l'Écriture, l'antéchrist sera un roi. Une fois cette idée arrêtée, les raskolniks commencèrent à l'approfondir. N'était-ce pas réellement l'antéchrist qui régnait alors en Russie ?

Les premiers fondateurs du raskol russe étaient au commencement, comme on le sait, de fervents partisans de l'autocratie du tsar ; autant Nikon s'efforçait avec acharnement d'élever le pouvoir ecclésiastique au-dessus du pouvoir laïc, autant les adversaires de sa réforme s'obsti-

naient à défendre le pouvoir du tsar, absolu et supérieur, auquel appartient le devoir suprême de diriger et de surveiller non seulement les affaires civiles, mais aussi celles de l'Eglise. Quand Nikon, blâmant la glorification du tsar, excessive à son avis, écrivait : « Ce qui est à craindre c'est que le tsar ne soit exalté par la gloire mondaine et ne s'enorgueillisse ; qu'il ne soit considéré comme un immortel, comme un dieu par les hommes déraisonnables ; qu'il ne se plaise à entendre ces paroles insensées : « tu es un dieu terrestre... », — les gens qui disaient au tsar : « tu es un dieu terrestre », étaient précisément les promoteurs du raskol. Néronov qualifiait le tsar de dieu ; Lazare prouvait la divinité de son pouvoir.

Le mobile auquel obéissaient les défenseurs du pouvoir autocratique en cette circonstance est compréhensible : ils se considéraient comme les auteurs des violences et des injustices de l'autorité ecclésiastique, avec laquelle ils étaient même entrés en lutte ouverte, et, tout naturellement, ils de-

mandaient appui et défense à l'autorité laïque.

Mais, quand les raskolniks eurent acquis la conviction que le pouvoir civil ne se mettrait jamais de leur côté, leur attitude changea brusquement, d'abord seulement à l'égard du tsar Alexis Mikhaïlovitch, puis ensuite à l'égard de l'autorité impériale en général. Le protopope Avvakoum commença à tenir des propos tout à fait différents sur le tsar Alexis : « L'ennemi de Dieu trouble l'esprit du tsar, il le flatte en lui persuadant qu'il est le plus pieux, le plus doux, le plus puissant, le plus grand empereur, supérieur à tous les saints de tous les temps !... Et le tsar s'imagine maintenant et croit qu'il est réellement tel qu'il n'y a pas de plus grand saint que lui !... Quoi de pire que cet orgueil ? On n'a jamais ouï dire qu'un homme ait ordonné qu'on le traitât en face de saint, si ce n'est Nabuchodonosor de Babylone. Mais qu'arriva-t-il à cet insensé ? Il resta pendant sept ans dans les forêts, changé en bœuf ; et il mangeait de l'herbe en pleurant...

Auparavant on ne pouvait l'approcher : Je suis un dieu, disait-il ; qui peut être mon égal ? Seul, le Dieu du Ciel. Il se passe actuellement quelque chose de semblable... Le roi Manassé se livrait à des débauches, l'insensé reniait Dieu et sacrifiait aux idoles sur les montagnes. Le prophète Isaïe fit entendre contre lui le blâme de sa voix puissante, comme elle retentit aujourd'hui, et il fut scié en deux : « Ne donne pas de conseils au grand roi que nous sommes ! Nous remplissons notre mission ! » Et qui leur a confié cette mission ? Où est-il écrit que le tsar règne sur l'Eglise et peut changer le dogme, encenser le sanctuaire ?... » Nikon lui-même eût signé ces déclarations.

Ce que n'avait pas dit Avvakoum, d'autres le dirent : au monastère Solovetski, alors assiégé, on cessa de prier pour le tsar ; dans les commentaires de l'apocalypse, Alexis Mikhaïlovitch était nettement désigné comme l'antéchrist. Cette assimilation du représentant du pouvoir suprême à l'antéchrist survécut au tsar

Alexis ; il est vrai que le doux et bienveillant Fédor Alexeievitch ne fut pas considéré comme tel, mais ce rôle échut à son frère cadet, Pierre, devenu un épouvantail aux yeux des raskolniks, un monstre réprouvé de Dieu comme Nikon l'avait été auparavant...

XIX

Mais une manière de voir aussi matérielle ne pouvait satisfaire la partie intellectuelle des raskolniks ; c'est pourquoi, abandonnant les recherches infructueuses de l'antéchrist parmi les vivants, ils lui reconnurent, au mépris de l'Écriture, une existence « spirituelle, morale ». L'antéchrist règne invisiblement déjà sur le monde. « Une grande désolation se fait sentir comme on n'en avait pas encore vu depuis le commencement du monde, car les enfants de l'Église sont soumis à une terrible persécution. Mais même en ce temps funeste, celui qui saura souffrir courageusement peut se sauver. Une époque mauvaise est survenue telle qu'il n'en

fut jamais, et de plus, il n'y a plus de place que dans le feu et dans l'eau ; il ne reste pour unique refuge que l'eau et le feu. »

Ainsi les temps sont pénibles ; la vie du monde visible continue encore, mais il ne reste plus de place sur terre pour les gardiens de la foi ; en un mot, le règne de l'antéchrist a commencé et il faut lutter contre ses attaques et ses embûches. Il vaut mieux se condamner soi-même à mourir par le feu que de se rendre agréable à l'antéchrist par une négligence quelconque. « Vivre : c'est vivre au milieu des mécréants ; vivre : c'est se marier et naître à l'époque de l'antéchrist. Celui qui vit ici-bas ne peut échapper au sceau de l'antéchrist, et celui qui portera ce sceau ne pourra plus racheter ses péchés... » « Mais, si l'on se fait brûler, on évite tout. » Il ne reste qu'un seul moyen de se soustraire à la puissance de l'antéchrist, un seul moyen de se sauver : Se faire brûler ; c'est conserver intacte la foi ; c'est mourir dans la religion dans laquelle on est né. C'est là qu'est le triomphe sur le fils du mal. On a le devoir

de mettre fin à ses jours le plus promptement possible pour ne pas tomber entre les mains des persécuteurs.

Ainsi toute la doctrine des raskolniks se concentra finalement dans l'idée des persécutions de l'antéchrist. Cela est compréhensible, la fin du monde, l'Antéchrist, les persécutions étant autant d'idées inséparables. Par conséquent, la doctrine du suicide devait se préoccuper de la question des persécutions ; elle devait être amenée fatalement à considérer les persécutions auxquelles étaient exposés les raskolniks comme un signe de l'approche de la fin du monde. « L'ennemi a soulevé des calamités et des tempêtes de feu ; ce ne sont que violences et massacres : c'est la fin du monde ! A chaque pas on rencontre des barrières et des gardes ; aussitôt que quelqu'un approche en voiture ou à pied, on lui crie : « Comment te signes-tu ? » A quoi bon attendre ? La vie est devenue intolérable ! »

Tel est le véritable sens qu'avait pris le suicide chez les dissidents de la vieille

foi. L'apparition de cette doctrine peut être considérée comme le résultat logique de la croyance à la fin du monde interprétée par le fanatisme contemporain.

XX

Ainsi l'évolution de la doctrine du suicide passa par deux phases différentes : l'une correspond à l'enseignement des capitonien ou volosatochvtchina ; l'autre à la doctrine orthodoxe des vieux croyants. Les premiers voyaient dans le suicide un acte de piété remplaçant toutes les pratiques de la religion ; les seconds un moyen de conserver intacte la religion. Pour les uns le suicide était un second baptême remplaçant le premier baptême de l'eau, pour les autres il donnait la possibilité de ne pas « renoncer à la sanctification du baptême ». Là, le suicide remplaçait la pénitence elle-même comme moyen de purification des péchés ; ici il servait à ne pas « détruire la péni-

tence » et à ne pas en anéantir les effets.

C'est de cette façon que le suicide s'implanta dans un nouveau milieu, sur un autre terrain et sur une autre base : la croyance à la fin prochaine du monde. S'appuyant sur cette croyance, la doctrine du suicide trouvait un aliment de terreur dans les persécutions de l'antéchrist. Elle entendait par là non pas les cas isolés de violence contre les raskolniks, mais la persécution du raskol en général. En conséquence si les suicides ne pouvaient avoir lieu sans *l'idée* de la persécution, ils pouvaient néanmoins se produire sans un *fait* précis et réel de persécution. On peut, en effet, signaler dans les premiers temps des cas nombreux de suicides que n'avait provoqués aucune mesure violente. On comprend ainsi comment les suicidés par le feu, sans avoir été persécutés, étaient cependant considérés comme des « martyrs de la foi », et comment, après le sévère oukase de 1685 contre les raskolniks, le suicide par le feu prit des proportions plus considérables.

XXI

Pendant une seule période de quinze ans, de 1675 à 1691, on compte plus de 37 cas de suicide par le feu et le nombre total des victimes dépasse 20.000. Il y eut parfois plus de 2500 victimes pour un seul cas. Sous la double influence de l'attente de la fin du monde et des persécutions du pouvoir, le suicide par le feu atteint des proportions considérables : le fléau meurtrier envahit comme une épidémie tout le Nord. « La mort violente pour la foi est enviable, soutenait encore Avvakoum, que peut-il y avoir de meilleur ? Les martyrs sont élevés au rang des apôtres, entrent dans la phalange des saints, et ils n'ont eu qu'un court moment à souffrir dans le feu....

As-tu peur de ce bûcher ? Ose donc y monter, ne crains rien ! On a peur avant ; mais une fois qu'on y a pénétré, on oublie tout. »

Le conseil d'Avvakoum trouva des propagateurs, des enthousiastes, qui ne se contentaient pas de leur propre salut et voulaient le salut du monde entier. « Je voudrais, disait un de ces fanatiques, que tous les habitants de la ville de Romanov, hommes, femmes et enfants, vinsent sur le bord de la Volga et se jetassent dans la profondeur de ses eaux pour ne plus subir les tentations d'ici-bas. Mais ce serait encore mieux si je mettais moi-même le feu à la ville. Quelle joie si la ville brûlait d'un bout à l'autre avec les vieillards et les enfants, de sorte qu'aucun d'entre eux ne puisse recevoir le sceau de l'antéchrist !... » « Toute la Russie suivrait l'exemple de Romanov et de Biélev ; et après la Russie tout l'univers peut-être se ferait brûler.... » Il y a là comme une ivresse du suicide, un délire fiévreux d'une imagination en-

flammée, qui donne une idée exacte de la terrible surexcitation nerveuse et de la sombre extase qui s'emparèrent tout d'un coup de la secte de la « bezpopovchtchina ».

XXII

La mise en scène des suicides par le feu dans les divers endroits où ils s'exécutaient ne différait que par les détails. Un prédicateur apparaît dans la contrée, il parcourt les villages et les campagnes, lit les épîtres d'Avvakoum et démontre que l'antéchrist règne sur le monde : « Tout le monde devrait se brûler ». Subitement surgissent des « prophètes » qui poussent des cris délirants : « Saint martyrs ! hâtez-vous tous de vous faire brûler ! » Le sommeil des gens les plus pondérés se remplit de « visions », « d'apparitions ». Un paysan, s'étant endormi sur le bord de la rivière Vodla, aperçut « deux êtres lumineux » ; ils tenaient dans leurs mains des torches

allumées et le prièrent de les conduire sur la rive opposée. Aux questions du paysan leur demandant qui ils étaient et où ils allaient, ils répondirent qu'ils étaient des anges, qu'ils avaient brûlé Ignace et Emélian à Paléostrov et qu'ils allaient à présent à Poudoga préparer un autre autodafé. De semblables récits faisaient trembler leurs nombreux auditeurs.

Le nouveau maître s'établit dans les environs, dans la forêt : on le connaît déjà, on parle de lui dans toutes les izbas ; on va à lui avec une entière confiance et une crainte religieuse. Autour de la cabane du maître s'élèvent des huttes et des chaumières. Ainsi se constitue parfois une colonie importante de « disciples de la mort ». Le vieillard les instruit, les épuise par le jeûne, leur impose des pénitences, les confesse, leur donne la communion, les prépare à la mort. Cette existence dure parfois plus de six mois. Hommes et femmes vivent ensemble et malgré ces redoutables préparatifs ils sont assaillis de désirs charnels. Plus d'une fois on se dispose à se faire

brûler, mais le courage fait défaut et l'on se disperse sans avoir accompli la terrible besogne. La parole du prédicateur devient de plus en plus enflammée, de plus en plus pressante ; alors commencent à circuler des bruits inquiétants : les autorités ont appris l'exode de toute cette population et des troupes ont été envoyées pour arrêter tout le monde. Il faut se hâter ; on choisit le tombeau, c'est-à-dire une izba suffisamment vaste, ou tout simplement un espace plus ou moins large que l'on entoure d'une palissade élevée ; on y amasse des matières inflammables : de la paille, des copeaux, de la poudre, de la poix et l'on recouvre le tout de paille.

Pour précipiter le dénouement, le prédicateur se décide parfois à provoquer une fausse alerte ; il accourt vers ses ouailles en criant : « Frères, allez, dépêchez-vous ! Sœurs et enfants, courez tous dans le feu ! Un malheur effrayant et inouï arrive sur nous : deux colonels avec leurs régiments, armés de lances, de haches et de hallebardes, viennent nous prendre

pour nous livrer à l'antéchrist ! » La panique s'empare alors de ces malheureux comme d'un essaim d'abeilles : on n'aura pas le temps de se faire brûler ! Les enfants pleurent, les adultes crient : « Courez, courez dans les flammes ! faites-vous brûler, ne tardez pas, échappez aux persécuteurs !... » « Est-ce le diable qui les poursuit ? », demande l'écrivain vieux croyant, qui a représenté cette scène d'alarme ; — « il n'y avait ni colonels ni régiments ».

Une autre fois c'est un autre procédé. Les ouailles répliquent au pasteur : « Seigneur, notre Père, tu nous conseilles de mourir dans le feu ; pourquoi le ferons-nous ? Tu le vois, il n'y a pas de persécution. » — « Mes enfants, je ferai en sorte que vous soyez persécutés ; je vais à l'église, suivez-moi ; je saisirai le calice des mains du pape et je renverserai l'Eucharistie, et je maudirai le tsar, le patriarche et tous les hérétiques. Le pape se jettera sur moi, et vous, vous saisissez le pape ; après l'avoir lié, nous le jetterons près de l'église ; on nous dénoncera, les troupes viendront, les

persécutions commenceront, et nous nous jetterons dans les flammes. »

Il semble que dans certains cas on eût recours aux narcotiques. Un agitateur de Pochekhonié, Ivan Dessiatina, soumis à un interrogatoire, présenta trois boulettes de farine de la grosseur d'une noisette. Un pope, ayant pris ces boulettes et les ayant frottées sur du pain, après avoir approché les doigts de ses lèvres, « devint comme fou, son visage et ses yeux changèrent ». Quand on l'eut mené à l'étage inférieur, où brûlait un poêle, il s'y jeta et se serait brûlé si l'on n'avait réussi à le retirer à temps. Quand il reprit ses sens, il raconta que le poêle lui était apparu « comme le paradis »; c'est pour cela qu'il s'y était jeté. Les narcotiques étaient déjà à cette époque en vogue chez les « khlysty ».

Enfin, on se décide à mourir : dans l'endroit préparé, « le tombeau », se rassemble la foule, portant des cierges allumés, pour aller avec dignité à la rencontre de la mort et du Fiancé céleste. On ferme et

on barricade avec soin toutes les issues pour qu'au dernier moment personne ne puisse s'échapper du feu.

L'impression produite devait être celle « de martyrs se faisant brûler avec joie, venant là gaiement comme à un banquet ». Mais bien souvent des supercheries et des violences étaient pratiquées ; beaucoup de jeunes gens se débarrassaient ainsi de leurs femmes pour se remarier. Un homme traîna de force sa femme pour être brûlée avec lui ; mais elle s'enfuit et le mari s'échappa à sa suite. On vit une fois se produire le cas suivant : « Un bûcher flambait dans un clos, l'autodafé était terrifiant. Un vieillard, déjà saisi par les flammes, sauta vers la palissade pour la franchir, mais ses propres fils lui tranchèrent les mains à coup de hache et le pauvre homme retomba dans la fournaise. » Ailleurs c'est au contraire un père qui empêche son fils de se sauver : un enfant de dix ans appelle sa mère ; la mère avait réussi à s'échapper du « tombeau », il veut la suivre : père, laissez-moi partir, je

ne veux pas être brûlé. Et l'enfant se serait sauvé si le père ne l'avait retenu de force... Une autre fois, c'est une femme enceinte qui était venue contempler le spectacle; prise de terreur, elle accoucha. Un sacriscrain qui se trouvait là, en spectateur, lui aussi ne perdit point de temps: il jeta au feu l'accouchée d'abord; puis, saisissant l'enfant, il le baptisa et l'envoya rejoindre sa mère dans les flammes.

Les sinistres bûchers flambaient ordinairement la nuit; et le ciel en restait rouge jusqu'à l'aube; le matin, tout était fini. Voici le tableau qu'offrait le lendemain l'autodafé de Pochékhonié (en 1685) où périrent 700 personnes environ et, entre autres, deux religieuses, la princesse Eudoxie Ourousova et Marie Danilova, propres sœurs de Théodosie Morozova, célèbre dans l'histoire du raskol. La Morozova, qui s'appelait déjà Théodora en religion, visita l'emplacement du brasier et vit que « les corps des carbonisés gisaient par terre, les chairs affreusement gonflées et répandant une odeur de viande brûlée;

quelques-uns sont intacts, mais leurs membres se détachent aussitôt qu'on les touche; les chiens rôdent autour, la gueule noircie de ces chairs grillées; une jeune fille est étendue sur le dos, toute boursouflée; elle est morte, mais son corps est resté intact; on la retourna et l'on s'aperçut que la natte de ses cheveux avait été épargnée. » Saint Dimitri de Rostov, parlant en général du district de Pochékhonié, écrit : « Dans les villages et dans les campagnes environnantes, où les gens se font brûler en masse, l'air demeure plusieurs jours empesté par l'odeur des cadavres carbonisés. »

XXIII

Le suicide, aussitôt après son apparition, devint l'objet d'une lutte intestine dans le raskol. Cette lutte contre « les morts volontaires » fut soutenue longtemps et avec ténacité par des gens sensés et énergiques ; c'étaient ces éléments bienfaisants qui jouaient le rôle de phagocytes dans l'organisme du raskol russe. Les uns se servirent de leur autorité pour exercer leur influence ; les autres durent recourir à de grands efforts personnels.

Le nom du moine Euphrosyne, élève de l'abbé Denis de Tikhvine, doit être cité en premier lieu. Euphrosyne rassembla une confrérie de protestataires ; il entra en discussion avec les propagateurs du suicide

par le feu. C'est lui qui assuma le principal rôle dans la polémique dirigée contre eux. Il écrivit un ouvrage intitulé : « Réfutation de la nouvelle doctrine des morts par le suicide », découvert et soigneusement édité par M. Loparev, il y a dix ans environ. Ce traité constitue peut-être la meilleure source pour l'étude de la pathologie du raskol au XVII^e siècle. La partie théologique de cette polémique est d'ailleurs dénuée de valeur, l'argumentation n'y est ni claire ni persuasive ; mais l'exposition des faits y est remarquable, les conditions dans lesquelles se déroulaient les affres du suicide par le feu sont bien mises en lumière et la secte y apparaît comme en proie à un mal fiévreux et épidémique, exaspéré par des misanthropes bornés et malfaisants.

Mais, de par sa nature même, cette fièvre du suicide par le feu ne pouvait pas rester longtemps à son paroxysme. Elle avait commencé en 1665 et déjà, vers 1690, elle commence à s'apaiser. Les persécutions provoquées par l'oukase de Sophie s'arrê-

tèrent sous le jeune souverain occupé d'affaires toutes différentes. Encore une fois, l'attente de la fin du monde ne se réalisa pas. L'appréhension du châtement et l'attente du Christ furent suivies d'une réaction dans l'esprit des raskolniks. Les voix, d'abord isolées, des esprits les plus modérés devinrent plus fortes, et leur protestation contre les horreurs du suicide par le feu leur attira de nombreux partisans dans toute la Russie. A l'unanimité des moines raskolniks des provinces du Don, de la Kouma, de la Volga et de la région maritime, au nombre de deux cents, et de bon nombre de laïcs, les suicides volontaires, non provoqués par des persécutions, furent condamnés comme contraires à l'enseignement du Christ, des Apôtres et des Pères de l'Eglise. Les plus acharnés des adversaires de Nikon cessèrent dès lors de penser qu'il ne pouvait y avoir pour eux qu'une unique issue : « le feu et l'eau ».

Les bezpopovtsy arrêterent définitivement qu'il n'y avait plus sur terre ni

églises, ni sacrements — excepté le baptême et la pénitence. Mais il n'en résultait point qu'il fallût mettre fin à l'existence corporelle sur la terre. Il fallait seulement fuir le monde et suivre la parole du Sauveur : « Si l'on vous chasse d'une ville, réfugiez-vous dans une autre ; les villes ne manqueront pas dans le royaume d'Israël pour vous abriter jusqu'à la venue du Fils de l'Homme. » La règle fondamentale de la vie est maintenant la suivante dans la bezpopovchtchina : les persécutés doivent fuir ; ceux qui sont arrêtés, souffrir, mais non pas s'offrir au martyre volontaire ; ils ne doivent pas l'éviter non plus si leur destinée les met entre les mains des « persécuteurs ». Telle fut la ligne de conduite qu'adoptèrent à l'avenir les adversaires de l'Eglise et des sacrements, quand fut passé le premier élan d'extase religieuse.

D'autre part, les rapports des autorités avec le raskol changèrent peu à peu de caractère. Jusqu'en 1714 le raskol fut positivement proscrit en Russie et personne n'osait le confesser ouvertement. Il ne res-

tait aux raskolniks qu'à cacher leur foi ou à se réfugier dans les déserts et les forêts. Mais là même on allait les chercher. On détruisait leurs demeures, on les amenait devant les autorités ecclésiastiques pour les convertir. S'ils refusaient de se rétracter, une pénalité sévère les attendait : de cinquante roubles d'amende à la peine de mort. Les oukases de la seconde moitié du règne de Pierre le Grand prescrivirent le recensement de tous les raskolniks, hommes et femmes, et ordonnèrent de leur infliger double impôt ; ces édits leur reconnurent pour la première fois une existence civile relative : la charge pécuniaire semblait être la rançon de l'ancienne foi. Comme moyen de persuasion, à côté des fouets et de la déportation, on inaugura les « exhortations » du saint synode, les brochures imprimées destinées à être lues dans les églises, de savantes polémiques théologiques, et des entretiens publics ou « razglagolstvia », comme on les appelait alors.

Mais, en général, la situation des raskol-

niks, comme celle de toutes les autres classes « taillables et corvéables », resta très pénible pendant tout le xviii^e siècle jusqu'à l'avènement de Pierre III et les suicides par le feu se reproduisent chaque année ; mais les autodafés en masse du xvii^e siècle sont désormais passés dans le domaine de la tradition : les suicides s'exécutent individuellement, ou par famille, ou encore par 30 ou 40 personnes.

Le 1^{er} février 1762, cent ans exactement après les premiers suicides de Nijni, un édit du Sénat ordonna de mettre un terme aux enquêtes sur les suicides, et à la répression du raskol.

Les vieux croyants respirèrent encore plus librement sous le règne de Catherine II. A partir de cette époque, le suicide par le feu devient une rare exception et se rencontre presque exclusivement parmi les partisans de la « secte » de Philippov, « philippovtsy ou philipony ». « Leur doctrine, observe un contemporain de Catherine, l'archiprêtre André Ivanov, est conforme à celle des

Pomoriens (gens du littoral) et des Féodosiens et même plus abominable sur certains points, comme le prouve le suicide lui-même. (Leurs idées sur l'antéchrist ainsi que sur d'autres questions, ne diffèrent point de celles de leurs prédécesseurs et sont tout à fait détestables. Ils sont tellement enclins au suicide, qu'ils demandent sans cesse où, quand et combien de gens se sont donné la mort par le feu ou par la faim. Sous l'ancien régime de rigueurs pour la répression de leurs erreurs, beaucoup de philippiens, vivant dans les déserts de Solovetski, portaient toujours, derrière la tige de leurs bottes, des couteaux effilés, et pour ne pas tomber entre les mains des autorités, ils se tranchaient la gorge, persuadés d'acquérir ainsi une place parmi les martyrs... »

XXIV

Pendant le XIX^e siècle on constate un nombre relativement peu élevé de suicides collectifs, vingt au plus, et le dernier cas de suicide par le feu se rapporte à l'année 1860, où, dans le gouvernement d'Olonets, 15 vieux croyants des deux sexes se firent brûler en forêt, dans une maison en bois.

La doctrine a peu changé : la croyance à la prochaine fin du monde reste de nos jours le fondement et la principale excuse du martyre volontaire ; le suicide est prêché comme un moyen de purification par le feu par lequel on se prépare à la fin du monde imminente et l'on sauve sa piété des embûches de l'antéchrist. La cause

directe de l'acte lui-même est toujours identique : des bruits alarmants de persécutions qui se préparent, de nouvelles charges, de nouveaux impôts, le recensement général, etc... A cet égard, le dernier cas de suicide collectif qui ait eu quelque retentissement est bien caractéristique. Les faits remontent à la fin de l'année 1896 et au commencement de 1897, et se passaient dans l'estuaire du Dniestr près de la ville de Tiraspol.

Là, dans une des fermes dites fermes de Ternov, vivait une famille de vieux croyants, des sans-prêtres, les Kovalev. A la tête de la famille était la vieille veuve Kovaleva, qui soutenait avec sollicitude une communauté religieuse fondée par le grand-père de son mari défunt, communauté pourvue d'une hiérarchie et d'une administration féminines. La « supérieure » de cette communauté était alors une femme intelligente et énergique, du nom de Vitalie. Vers l'automne de 1896, on comença à s'agiter dans la communauté. On racontait que les vieux croyants

de tous rites, les sectaires de toutes sectes allaient être ou déportés ou enfermés dans les prisons. L'événement extérieur qui avait provoqué cette agitation était le recensement de la population. Quand, au mois de décembre de la même année, les recenseurs frappèrent à la porte de la communauté de Ternov, une main leur tendit un billet ainsi libellé : « Nous sommes des chrétiens. Nous ne pouvons accepter aucune innovation et nous refusons d'inscrire nos noms et prénoms. Christ est notre patrie et notre nom à tous. Votre nouveau règlement et l'acte de naissance éloignent du Christ et de la vraie foi chrétienne, et conduisent au reniement de la patrie, et notre patrie est le Christ... C'est pourquoi nous vous répondons brièvement et définitivement que nous ne voulons pas renier le Christ et que nous ne voulons nous éloigner ni de la vraie foi orthodoxe ni de la sainte Eglise apostolique. Ce que les saints Pères ont accepté, nous l'acceptons ; mais ce que les saints Apôtres ont maudit et rejeté, nous le maudissons et le rejetons.

Nous ne pouvons pas obéir à vos nouvelles lois, nous préférons mourir pour le Christ. »

Une lettre, conçue en termes presque identiques, avait été passée à travers une lucarne par les raskolniks qui s'étaient fait brûler en 1736. On lit la même chose dans la lettre des suicidés par le feu de 1723.

Après la remise de cet écrit, l'inquiétude augmente dans la communauté. Vitalie commence à prêcher que l'antéchrist est venu, que la fin du monde arrivera soit dans deux ou trois ans, soit dans deux ou trois jours, que celui qui veut entrer dans le royaume céleste doit se faire enterrer vivant. A la fin du mois de décembre (le 23 et le 27), quinze personnes des deux sexes furent enterrées, à deux reprises différentes, dans des tombes étroites et creusées exprès. Ces événements furent si bien tenus secrets, que les habitants des fermes de Ternov eux-mêmes n'en eurent pas connaissance.

Néanmoins, le refus des raskolniks de

fournir des renseignements sur leurs personnes n'en resta pas là : ils furent appelés devant le tribunal pour défaut de passeport, et, le 5 février 1897, Vitalie et six autres personnes avec elle subirent une détention préventive. Enfermées dans la prison de Tiraspol, elles s'y conduisirent d'une manière étrange : elles semblaient nerveuses, surexcitées et refusaient catégoriquement toute nourriture ou boisson, disant que ni le gouvernement, ni les particuliers n'étaient obligés de les nourrir, et que d'après leurs convictions elles ne pouvaient manger que la nourriture gagnée par un travail personnel et honnête. Du 5 au 9 février, aucune d'entre elles ne mangea quoi que ce fut ni ne but une goutte d'eau. Devant leur volonté de mourir de faim, sur l'ordre du substitut du procureur, les raskolniks furent mis en liberté, mais gardés aux arrêts dans la maison de cette même Kovaléva où ils avaient été arrêtés.

Une circonstance de leur séjour dans la prison s'était emparée, avec une force particulière, de la mémoire malade de

ces êtres nafs et ignorants : dans la cuisine de la prison ils avaient remarqué un instrument que jusque-là ils n'avaient jamais vu, un hachoir mécanique ; aux questions qu'ils avaient posées sur sa destination, un cuisinier facétieux leur avait expliqué que cette petite machine était envoyée de Pétersbourg dans le but spécial de hacher et de triturer les corps humains. De retour chez eux, ils ne manquèrent pas de parler du terrible appareil, de sorte que dans les fermes on commença bientôt à parler du monstrueux envoi de Pétersbourg comme d'un fait authentique : « C'est une toute petite machine, des gens dignes de foi l'ont vue... »

Et voilà que l'agitation augmente et que l'alarme grandit. Le 12 février, nouvelles victimes : quatre vieilles femmes furent enterrées. Quinze jours plus tard eut lieu l'enterrement du quatrième et du dernier groupe, composé de 5 personnes, au nombre desquelles la Kovaleva et Vitalie elles-mêmes. En tout, 24 personnes avaient péri.

Tous ces malheureux avaient été enterrés par le fils de la fermière Fédor Kovalev, l'unique survivant qui connût les détails de l'effroyable drame. C'est un homme de nature douce, simple, mais assez intelligent, et tout à fait sincère, et qui croyait aveuglément aux paroles de Vitalie. Il fut envoyé en pénitence dans un monastère où, d'après ce que l'on raconte, il s'est converti à l'église officielle.

XXV

Le drame de Ternov confirme la persistance relative des phénomènes pathologiques, parmi lesquels il faut, sans aucun doute, ranger le suicide en masse. Les phénomènes historiques et sociaux se reproduisent toujours avec de profondes modifications dues au temps écoulé et aux nouvelles conditions de vie. Les phénomènes pathologiques, au contraire, présentent moins d'instabilité, sont moins sujets aux changements. Le délire des déments, les hallucinations des alcooliques restent pendant des siècles identiques et comme stéréotypés. C'est justement par cette particularité que se distingue le suicide dans le raskol russe.

Pour ce qui est du traitement de cette maladie assez rebelle, il est difficile de considérer les moyens thérapeutiques employés jusqu'ici comme particulièrement heureux. Au xvii^e siècle, ce fut la répression judiciaire, remplacée ensuite par des mesures d'ordre exclusivement policier. Dans l'affaire de Ternov, on eut recours pour la première fois à la médecine : Fédor Kovalev fut soumis à l'examen des médecins aliénistes. Mais le concours du médecin n'est fructueux qu'à l'égard de quelques sujets, et les phénomènes pathologiques d'un caractère social exigent des mesures générales de prophylaxie.

Le suicide, comme nous venons de le voir, s'appuie sur la doctrine de la fin du monde prochaine et des persécutions déjà commencées par l'antéchrist. Malheureusement ces persécutions existent non seulement dans le cerveau exalté des fanatiques, mais aussi dans la réalité de la vie russe ; les raskolniks ont pu le constater plus d'une fois, surtout pendant les 8 ou 9 dernières années. Ce ne sont pas des fantômes

imaginaires, mais des terreurs réelles et fondées qui entretiennent une nervosité chronique dans le raskol russe. Ce n'est pas une lutte qu'il faut, même sans effusion de sang et sous la forme d'interminables et stériles discussions dogmatiques, mais des mesures réellement calmantes, telles que l'abolition des nombreuses contraintes et vexations qui existent à l'égard des raskolniks dans la législation actuelle.

FIN

3272-136
160 Google

Princeton University Library



32101 068997301

